LE DIABLE BOITEUX,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE JOURNÉE DES PARQUES,

Par Monsieur LE SAGE.

TOME III.



A PARIS,

Chez DAMONNEVILLE, Quai des Augustins, à Saint Etienne.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME SECOND.

Fin de la Table du Tome Second.



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE VI.

Où l'on verra plusieurs Originaux qui ne sont pas sans Copies.

OBSERVONS d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déja dans la rue. Ce sont des libertins, la plûpart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des Moines, &

paſſent preſque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maiſon, où il y a toujours une ample proviſion de pain, de viande & de vin. Les voilà qui vont ſe ſéparer, pour aller joüer leurs rôles dans les Egliſes; & ce ſoir, ils ſe raſſembleront pour boire à la ſanté des perſonnes charitables qui contribuent pieuſemènt à leur dépenſe. Admirez, je vous prie, comme ces fripons ſçavent ſe mettre & ſe traveſtir, pour inſpirer de la pitié : Les coquettes ne ſçavent pas mieux s'ajuſter pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont enſemble du même côté. Celui qui s'appuie ſur des béquilles, qui fait trembler tout ſon corps & ſemble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber ſur le

nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépit, eſt un jeune homme ſi alerte & ſi léger, qu'il paſſeroit un Dain à la courſe. L'autre qui fait le taigneux, eſt un bel adoleſcent, dont la tête eſt couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte, eſt un drôle qui a l'art de tirer de ſa poitrine des ſons ſi lamentables, qu'à ſes triſtes accens, il n'y a point de vieille qui ne deſcendent d'un quatriéme étage pour lui apporter un Maravedi.

Tandis que ces fainéans vont ſous le maſque de la pauvreté attrapper l'argent du Public, je remarque bien des Artiſans laborieux, quoique Eſpagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la ſueur de leur corps. J'apperçois de toutes parts des hommes qui

ſe levent & s'habillent pour aller remplir leurs différens emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour ! Que de démarches l'intérêt, l'amour, & l'ambition vont faire faire !

Que vois-je dans la rue, interrompit Don Cléofas ? qui eſt cette femme chargée de médailles, que conduit un laquais, & qui marche avec précipitation ? Elle a ſans doute quelque affaire fort preſſante. Oui, certainement, répondit le Diable. C'eſt une vénérable Matrône qui court à une maiſon où l'on a beſoin de ſon miniſtere. Elle y va trouver une Comédienne qui pouſſe des cris, & auprès d'elle deux Cavaliers bien embarraſſés. L'un eſt le mari, & l'autre un homme de condition qui s'intéreſſe à ce qui ſe va paſſer ; car

les couches des femmes de Théâtre reſſemblent à celles d'Alcméne, il y a toujours un Jupiter & un Amphitrion qui ſont Auteurs du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec ſa carabine, que c'eſt un chaſſeur qui va faire la guerre aux liévres & aux perdreaux des environs de Madrid; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertiſſement de la chaſſe. Il eſt occupé d'un autre deſſein; il va gagner un village où il ſe déguiſera en Payſan, pour s'introduire ſous cet habit dans une ferme où eſt ſa maîtreſſe ſous la conduite d'une mere ſévere & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui paſſe & marche à pas précipités, a coûtume d'aller tous les matins faire ſa cour à un vieux Chanoine qui eſt

ſon oncle, & dont il couche en joue la Prébende. Regardez dans cette maiſon, vis-à-vis de nous, un homme qui prend ſon manteau & ſe diſpoſe à ſortir. C'eſt un honnête & riche Bourgeois qu'une affaire aſſez ſérieuſe inquiéte. Il a une fille unique à marier. Il ne ſçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche, ou bien à un fier *Hidalgo* qui la demande. Il va conſulter ſes amis là-deſſus. Et dans le fond, rien n'eſt plus embarraſſant. Il craint, en choiſiſſant le Gentilhomme, d'avoir un gendre qui le mépriſe; & il a peur, s'il s'en tient au Procureur, de mettre dans ſa maiſon un ver qui en ronge tous les meubles.

Conſidérez un voiſin de ce pere embarraſſé, & démélez dans ce corps de logis où il y a de ſuperbes ameublemens, un homme en robe

de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'eſt un bel eſprit qui fait le Seigneur en dépit de ſa baſſe origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit pas vingt maradevis, & il jouit à préſent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli; mais il en rabat l'entretien ſur ſa table, dont la frugalité eſt tel, qu'il mange ordinairement le petit poulet en ſon particulier. Il ne laiſſe pas pourtant de régaler quelquefois par oſtentation, des perſonnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conſeillers d'Etat; & pour cet effet il vient d'envoyer chercher un Pâtiſſier & un Rotiſſeur; il va marchander avec eux, ſou à ſou; après quoi il écrira ſur des cartes les ſervices dont ils ſeront convenus. Vous me parlez-là d'un grand craſſeux, dit Zambullo. Hé! mais répondit

Aſmodée, tous les gueux que la fortune enrichit bruſquement deviennent avares ou prodigues. C'eſt la régle.

Apprenez-moi, dit l'Ecolier, qui eſt une belle Dame que je vois à ſa toilette & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah! vraiment s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette femme eſt une veuve Allemande qui vit à Madrid de ſon douaire, & voit très-bonne compagnie; & le jeune homme qui eſt avec elle, eſt un Seigneur nommé Don Antoine de Monſalve.

Quoique ce Cavalier ſoit d'une des premieres Maiſons d'Eſpagne, il a promis à la veuve de l'épouſer. Il lui a même fait un dédit de trois mille piſtoles; mais il eſt traverſé dans ſes amours par

ſes parens, qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une avanturiere. Le galant mortifié de les voir tous révoltés contre ſon panchant, vint hier au ſoir chez ſa maîtreſſe, qui s'appercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cauſe; il la lui apprit en l'aſſurant que toutes les contradictions qu'il auroit à eſſuyer de la part de ſa famille ne pourroient jamais ébranler ſa conſtance. La veuve parut charmée de ſa fermeté, & ils ſe ſéparerent tout deux à minuit, très-contens l'un de l'autre.

Monſalve eſt revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à ſa toilette, & il s'eſt mis ſur nouveaux frais à l'entretenir de ſon amour. Pendant la converſation, l'Allemande a ôté ſes papillotes. Le Cava-

lier en a pris une ſans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de ſon écriture : Comment donc, Madame, a-t-il dit, en riant, eſt-ce-là l'uſage que vous faites des billets doux qu'on vous envoye ? Oui, Monſalve, a-t-elle répondu, vous voyez à quoi me ſervent les promeſſes des amans qui veulent m'épouſer en dépit de leurs familles ; j'en fais des papillottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement ſon dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pû s'empêcher d'admirer le déſintéreſſement de ſa veuve, & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jettez les yeux, pourſuivit le Diable, ſur ce grand homme ſec qui paſſe au-deſſous de nous. Il a un grand regiſtre ſous ſon bras, une écritoire pendue à ſa ceinture,

& une guitarre ſur le dos. Ce perſonnage, dit l'Ecolier, a un air ridicule ; je gagerois que c'eſt un original. Il eſt certain, reprit le Démon, que c'eſt un mortel aſſez ſingulier. Il y a des Philoſophes Cyniques en Eſpagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Retiro ſe mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruiſſeau qui ſerpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée à contempler les richeſſes de la nature, à jouer de la guitarre & à faire des réflexions qu'il écrira ſur ſon regiſtre. Il a dans ſes poches ſa nourriture ordinaire ; c'eſt-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle eſt la vie ſobre qu'il mene depuis dix ans, & ſi quelque Ariſtipe lui diſoit comme à Diogènes : Si tu ſçavois faire ta cour

aux Grands, tu ne mangerois pas des oignons; ce Philoſophe moderne lui répondroit : Je ferois ma cour aux Grands, auſſi-bien que toi, ſi je voulois abaiſſer un homme juſqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce Philoſophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs; ils lui firent même ſa fortune : mais ayant ſenti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable ſervitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carroſſe qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouſſoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné preſque tous ſes biens à ſes amis indigens; il s'eſt ſeulement réſervé de quoi vivre de la maniere qu'il vit; car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philoſophe d'aller mandier ſon

pain parmi le peuple, que chez les Grands Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui ſuit ce Philoſophe & que vous voyez accompagné d'un chien. Il peut ſe vanter d'être d'une des meilleures maiſons de Caſtille. Il a été riche, mais il s'eſt ruiné comme le Timon de Lucien, en régalant tous les jours ſes amis, & ſur tout en faiſant des fêtes ſuperbes aux naiſſances, aux mariages des Princes & Princeſſes; en un mot à chaque occaſion qu'a eu l'Eſpagne de faire des réjouiſſances. Dès que les Paraſites ont vû ſa marmite renverſée; ils ont diſparu de chez lui; tous ſes amis l'ont abandonné. Un ſeul lui eſt reſté fidéle; c'eſt ſon chien.

Dites-moi, Seigneur Diable, s'écria Léandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois

arrêté devant une maiſon ? C'eſt répondit le Démon, le carroſſe d'un riche Contador, qui va tous les matins dans cette maiſon, où demeure une beauté Galicienne dont ce vieux pécheur de race More a ſoin, & qu'il aime éperduement. Il apprit hier au ſoir qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui cauſa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches & de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'eſt aviſée de prendre, au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au Tréſorier qu'il eſt juſtement irrité contre elle : Qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puiſqu'elle a été capable de trahir un ſi galant homme : Qu'elle reconnoît ſa faute : Qu'elle la déteſte, & que pour s'en punir, elle

a déja coupé ses beaux cheveux dont il sçait bien qu'elle est idolâtre. Enfin qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soûpirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse; il s'est levé aussi-tôt pour se rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs, & cette bonne Comédienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus : pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse en lui achetant une belle maison de campagne, qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

Toutes les boutiques sont ouvertes, dit l'Ecolier, & j'apper-

çois déja un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier, reprit Aſmodée, eſt un garçon de famille qui a la rage d'écrire & de vouloir abſolument paſſer pour Auteur. Il ne manque pas d'eſprit ; il en a même aſſez pour critiquer tous les ouvrages qui paroiſſent ſur la ſcene ; mais il n'en a point aſſez pour en compoſer un raiſonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas ; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens, qu'il veut engager à protéger une mauvaiſe piece de ſa façon, qu'il eſt ſur le point de préſenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui ſe rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils ſe ſaluent avec un ris moqueur. Ils ſe mépriſent mutuellement & ils ont raiſon. L'un écrit auſſi facilement

cilement que le Poëte Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges, & l'autre employe bien du temps à faire des ouvrages froids & insipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette Eglise, dit Zambullo? C'est, répondit le Boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un Notaire où il étoit maître Clerc, pour s'aller jetter dans la Chartreuse de Saragoce. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Couvent, reparut à Madrid, mais ceux qui le connoissoient furent étonnés de le voir devenir tout-à-coup un des principaux membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est

donné au Diable; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Doüairiere; & d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous sçavez ce qui en est, interrompit Don Cléofas. Oh! pour cela oui, repartit le Démon, & je vais vous révéler le mystere.

Pendant que notre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il apperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boëte d'or, qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne se connût pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet. Et prenant aussitôt le parti que prend dans une Comédie de plaute ce Gripus qui

renonce à la pêche après avoir trouvé un tréſor, il quitta le froc, & revint à Madrid, où par l'entremiſe d'un Joüaillier de ſes amis, il changea ſes pierres précieuſes en pieces d'or, & ces pieces d'or en une Charge qui lui donne un beau rang dans la ſocié-té civile.

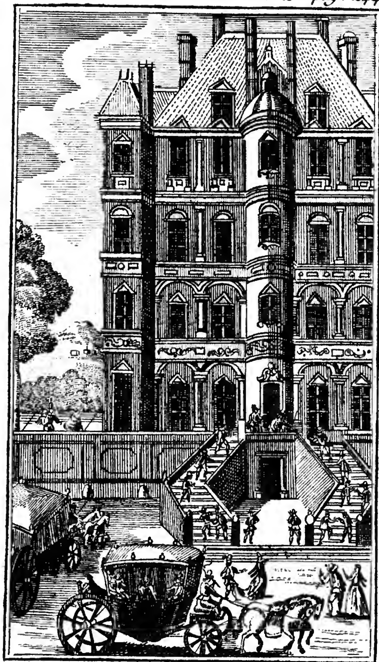


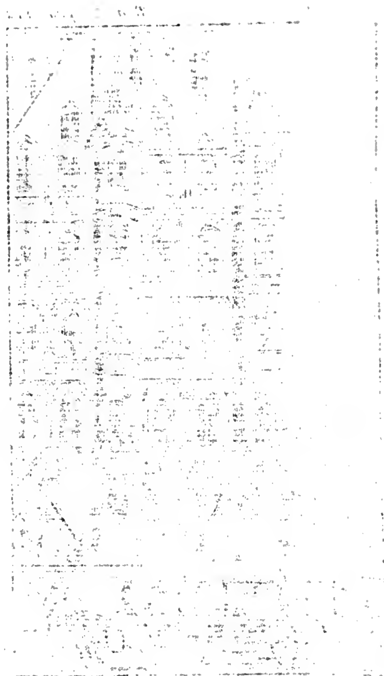
CHAPITRE VII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.

IL faut, pourſuivit Aſmodée, que je vous faſſe rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'eſt un Médecin Biſcayen; il va prendre une taſſe de Chocolat; après quoi il paſſera toute la journée à joüer aux échecs.

Pendant ce temps-là, ne craignez pas pour ſes malades, il n'en a point; & quand il en auroit, les momens qu'il employe à joüer ne ſeroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous





les ſoirs chez une belle & riche veuve qu'il voudroit épouſer, & dont il fait ſemblant d'être fort amoureux. Quand il eſt avec elle, un fripon de valet qu'il a pour tout domeſtique, & avec lequel il s'entend, lui apporte une fauſſe liſte qui contient les noms de pluſieurs perſonnes de qualité, de la part deſquelles on eſt venu chercher ce Docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, & notre joüeur d'échecs eſt ſur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet hôtel, auprès duquel nous ſommes. Je ne veux point paſſer outre, ſans vous faire remarquer les perſonnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous? J'y démêle des Dames, dont la beauté m'éblouit,

répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui ſe levent, & d'autres qui ſont déja levées. Que de charmes elles offrent à mes regards ! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane, telles que les Poëtes nous les repréſentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le Boiteux, ont les attraits des Nymphes de Diane, elles n'en ont aſſûrément pas la chaſteté. Ce ſont quatre ou cinq avanturieres qui vivent enſemble à frais communs. Auſſi dangereuſes que ces belles Demoiſelles de chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les Chevaliers qui paſſoient devant leurs Châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laiſſent charmer ! Pour avertir du péril que courent les paſſans, il faudroit faire mettre devant cette maiſon

des balifes, comme on en met dans les rivieres, pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Léandro Perez, où vont ces Seigneurs que je voi dans leurs carroffes. Ils vont fans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable; & fi vous voulez y aller auffi, je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouiffantes. Vous ne pouvez rien me propofer qui me foit plus agréable, repliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaifir.

Alors le Démon prompt à fatisfaire Don Cléofas, l'emporta vers le Palais du Roi; mais avant que d'y arriver, l'Ecolier appercevant des Manœuvres qui travailloient à une porte fort haute,

demanda ſi c'étoit un portail d'Egliſe qu'ils faiſoient. Non, lui répondit Aſmodée, c'eſt la porte d'un nouveau Marché. Elle eſt magnifique, comme vous voyez; cependant quand ils l'éleveroient juſqu'aux nues, jamais elle ne ſera digne des deux vers Latins qu'on doit mettre deſſus.

Que me dites-vous, s'écria Léandro? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers; je meurs d'envie de les ſçavoir. Les voici, reprit le Démon; préparez-vous à les admirer.

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante ſales!

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en ſens point encore toute la beauté, dit l'Ecolier. Je ne ſçai

pas bien ce que ſignifient ces *fatuos ſales.* Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce Marché pour y vendre des denrées, fut autrefois un Collége de Moines qui enſeignoient à la jeuneſſe les humanités. Les Régens de ce Collége y faiſoient repréſenter par leurs Ecoliers des Drammes, des pieces de Théâtre fades & entremêlées de Ballets, ſi extravagans, qu'on y voyoit danſer juſques aux *Preterits* & aux *Supins.* Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo! Je ſçai bien quelle drogue c'eſt que les pieces de Collége. L'inſcription me paroît admirable!

A peine Aſmodée & Don Cléofas furent-ils ſur l'eſcalier du Palais du Roi, qu'ils virent pluſieurs Courtiſans qui montoient

les degrés. A meſure que ces Seigneurs paſſoient auprès d'eux, le Diable faiſoit le Nomenclateur : voilà, diſoit-il à Léandro Perez, en les lui montrant du doigt, l'un après l'autre, voilà le Comte de Villalonſo, de la Maiſon de la Puebla d'Ellerena : voici le Marquis de Caſtro Fueſte : celui-là c'eſt Don Lopez de Los Rios, Préſident du Conſeil des Finances; celui-ci, le Comte de Villa Hombroſa. Il ne ſe contentoit pas de les nommer; il faiſoit leur éloge; mais ce malin eſprit y ajoûtoit toujours quelque trait ſatyrique. Il leur donnoit à chacun ſon lardon.

Ce Seigneur, diſoit-il de l'un, eſt affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous ſa protection ? Il vous l'accorde généreuſement & vous

offre ſon crédit. C'eſt dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaiſir, ait la mémoire ſi courte, qu'un quart-d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, diſoit-il, en parlant d'un autre, eſt un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractere. Il n'eſt pas comme la plûpart de ſes pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans ſon humeur. Ajoûtez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour ſa perſonne, ni les ſervices qu'on lui rend; mais par malheur, il eſt trop lent à les reconnoître. Il laiſſe déſirer ſi long-temps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté, lorſqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait

connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaiſes qualités d'un grand nombre de Seigneurs, il l'emmena dans une ſalle où il y avoit des hommes de toute ſorte de conditions, & particulierement, tant de Chevaliers, que Don Cléofas s'écria : Que de Chevaliers! parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Eſpagne! Je vous en réponds, dit le Boiteux. Et cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque pour être Chevalier de ſaint Jacques ou de Calatrave, il n'eſt pas néceſſaire, comme autrefois, pour devenir Chevalier Romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Auſſi s'apperçoit-on que c'eſt une marchandiſe bien mêlée.

Enviſagez, continua-t-il, la mine platte qui eſt derriere vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend.

Non, non, répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisible ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'est un Catalan qui revient des Isles Philippines où il étoit Flibustier. Diriez-vous à le voir, que c'est un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au Roi un placet ; par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services ; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier Ministre.

Je voi à la main droite de ce Flibustier, dit Léandro Perez, un gros & grand homme qui paroît faire l'important. A juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce

n'eſt rien moins que cela, repartit Aſmodée. C'eſt un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour ſubſiſter donne à jouer ſous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié qui mérite bien que je vous le faſſe obſerver. C'eſt celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la premiere fenêtre avec un Cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié, qui eſt Académicien de l'Académie de Tolède, donna au Public un Livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Caſtillans. Ils le trouverent plein d'expreſſions trop hardies & de mots trop nouveaux. Les voilà qui ſe liguent contre cette pro-

duction ſinguliere : Ils s'aſſemblent & dreſſent un placet qu'ils préſentent au Roi, pour le ſupplier de condamner ce Livre comme contraire à la pureté & à la netteté de la langue Eſpagnole.

Le placet parut digne d'attention à Sa Majeſté, qui nomma trois Commiſſaires pour examiner l'ouvrage. Ils eſtimerent que le ſtile en étoit effectivement répréhenſible ; & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle maniere le Roi a décidé : Il a ordonné, ſous peine de déſobéiſſance, que ceux des Académiciens de Toléde qui écrivent dans le goût de ce Licencié, ne compoſeront plus de Livres à l'avenir ; & que même pour mieux conſerver la pureté de la Langue Caſtillane, ces Académiciens ne pourront être

remplacés après leur mort, que par des personnes de la premiere qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant. Les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon. Les Auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des Lecteurs sensés, ne sont pas tous de l'Académie de Toléde.

Don Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris-blanc qu'il voyoit en conversation avec le Licencié. C'est, lui dit le Boiteux, un cadet Catalan, Officier de la Garde Espagnole. Je vous assure que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une Dame en

en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut ſçavoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a quelques années Officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit: Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles ſont différentes. Je ſçai que vous êtes d'une des meilleurs maiſons de Catalogne, & en même-temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je ſuis riche & d'une naiſſance peu illuſtre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre? Avez-vous vos titres de Nobleſſe? Don André répondit qu'oui. Cela

étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste qui travaillera là-dessus & nous rendra parens en dépit de nos ayeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? Don André fut ébloui de la somme. Il accepta la proposition, confia ses pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut acheta un terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or son cadet qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table où l'on parla par hasard du Seigneur de Prada, Fermier des Domaines du Roi, & là-dessus une Dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit

pas parent de ce Fermier? Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là. C'eſt mon frere.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaiſantes. Puis appercevant tout-à-coup un petit homme qui ſuivoit un Courtiſan, il s'écria: Hé, bon Dieu! Que ce petit homme qui ſuit ce Seigneur lui fait de révérences! il a ſans doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous diſe la cauſe de ces civilités. Ce petit homme eſt un honnête Bourgeois qui a une aſſez belle maiſon de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des Eaux Minérales qui ſont en réputation. Il a prêté ſans intérêt cette maiſon pour trois mois

à ce Seigneur, qui y a été prendre les Eaux. Le Bourgeois en ce moment prie très-affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échaper ce Cavalier de race Plebeïenne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps, par la science des nombres. Il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un Grand, & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui, un autre pour sa femme, & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux

chevaux du monde. Il acheta même ces jours passés, & paya argent comptant, un superbe attelage que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence, dit Léandro ! Un Turc qui verroit ce drôle-là dans un état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée, mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah ! qu'est-ce que je vois, continua le Démon avec surprise ? Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux ! Je démêle dans cette salle un Poëte qui n'y devroit pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de Grands Seigneurs Espagnols ? Il faut qu'il

compte bien ſur le mépris qu'ils ont pour lui.

Conſidérez attentivement ce reſpectable perſonnage qui entre appuié ſur un Ecuyer. Remarquez comme, par conſidération, tout le monde ſe range pour lui faire place. C'eſt le Seigneur Don Joſeph de Reynaſte & Ayala, Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui eſt arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il ſeroit à ſouhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corrégidors le priſſent pour modéle. Ce n'eſt pas un de ces eſprits violens qui n'agiſſent que par humeur & par impétuoſité; il ne fera point arrêter un homme ſur le ſimple rapport

d'un Alguaſil, d'un Sécretaire ou d'un Commis. Il ſçait trop bien que ces ſortes de gens, pour la plûpart, ont l'ame vénale & ſont capables de faire un honteux trafic de ſon autorité. C'eſt pourquoi, lorſqu'il eſt queſtion d'enfermer un accuſé, il approfondit l'accuſation, juſqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Auſſi n'envoye-t-il jamais des innocens dans les priſons; il n'y fait mettre que des coupables, encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui regne dans les cachots. Il va voir lui-même ces miſérables, & a ſoin d'empêcher qu'on n'ajoûte l'inhumanité aux juſtes rigueurs des loix.

Le beau caractere, s'écria Léandro! l'aimable mortel! Je ſerois curieux de l'entendre parler au Roi. Je ſuis bien mortifié,

répondit le Diable, d'être obligé de vous dire, que je ne puis contenter ce nouveau desir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan, de Belfegor & d'Astarot. Je vous l'ai déja dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est défendu aux autres Démons de paroître dans les Cours; & je ne sçai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'appercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous, je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est, repliqua l'Ecolier, éloignons-nous promptement

ment de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir housſpiller par vos confreres ſans pouvoir vous ſecourir; car ſi je me mettois de la partie je croi que vous n'en ſeriez guere mieux. Non, ſans doute, repartit Aſmodée, ils ne ſentiroient point vos coups & vous péririez ſous les leurs.

Mais, ajoûta-t-il, pour vous conſoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand Monarque, je vais vous procurer un plaiſir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fendit avec lui les airs du côté de la Merci.



CHAPITRE VIII.

Des Captifs.

ILs s'arrêterent tous deux ſur une maiſon voiſine de ce Monaſtere, à la porte duquel il y avoit un grand concours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Que de monde, dit Léandro Perez ! Quelle cérémonie aſſemble ici tout ce peuple ? C'eſt répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vûe, quoiqu'elle ſe faſſe à Madrid de temps en temps. Trois cens Eſclaves, tous ſujets du Roi d'Eſpagne, vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Alger, où les Peres de la Rédemption les

ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer, vont se remplir de Spectateurs.

Il est vrai, repliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle; & si c'est-là celui que votre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien; repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables. Mais quand vous sçaurez qu'en vous les faisant considérer, j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché

que je vous donne ce divertiſſe-
ment. Oh ! pour cela non, reprit
l'Ecolier. Ce que vous dites-là
change la thèſe, & vous me fe-
rez un vrai plaiſir de tenir votre
promeſſe.

Pendant qu'ils s'entretenoient
de cette ſorte, ils entendirent
tout-à-coup de grands cris que
pouſſa la populace à la vûe des
Captifs, qui marchoient en cet
ordre ; ils alloient à pied, deux à
deux, ſous leur habits d'Eclaves
& chacun ayant ſa chaîne ſur ſes
épaules. Un aſſez grand nombre
de Religieux de la Merci, qui
avoient été au-devant d'eux, les
précédoient, montés ſur des mu-
les caparaçonnées d'étamine noi-
re, comme s'ils euſſent mené un
deüil ; & un de ces bons Peres
portoit l'étendart de la Rédemp-
tion. Les plus jeunes Captifs

étoient à la tête ; les vieux les ſuivoient, & derriere ceux-ci paroiſſoit ſur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophete. Auſſi étoit-ce le chef de la Miſſion. Il s'attiroit les yeux des aſſiſtans par ſa gravité, ainſi que par une longue barbe griſe qui le rendoit vénérable. Et on liſoit ſur le viſage de ce Moyſe Eſpagnol, la joye inexprimable qu'il reſſentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur patrie.

Ces Captifs, dit le Boiteux, ne ſont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui ſe réjouiſſent d'être ſur le point de revoir leurs parens, il en eſt d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur abſence, il ne ſoit arrivé dans

leurs familles des événemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla, en Aragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes nôces, & mere de cinq enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un Marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un Corsaire, il y a près de quatre lustres. Il appréhende que depuis tant d'années sa famille n'ait changé de face, & sa crainte n'est pas sans fondement; son pere & sa mere sont morts, & ses freres qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention, un

Esclave, dit l'Ecolier, & je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le Captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance; il sçait qu'une tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement, & lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux Cavalier qui marche à son côté. Une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, & en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un Pirate d'Alger en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimoit une Dame & en étoit aimé; il a peur que pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la

belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-temps esclave, dit Zambullo ? Dix huit mois, répondit Asmodée. Oh ! parbleu, repliqua Léandro Perez, je croi que ce Galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le Boiteux, sa Princesse n'a pas si-tôt sçû qu'il étoit Captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvûe d'un autre amant.

Diriez-vous, continua le Démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fût un fort joli homme ? Rien pourtant n'est plus véritable ; & vous voyez dans cette figure hideuse le Héros d'une his-

toire aſſez ſinguliere que je vais vous conter.

Ce grand garçon ſe nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorſque ſon pere, riche Laboureur de Cinquello, gros bourg du Royaume de Léon, mourut; & il perdit auſſi ſa mere peu de temps après. De ſorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien conſidérable, dont l'administration fut confiée à un de ſes oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ſes études, déja commencées à Salamanque. Il y apprit enſuite à monter à cheval, à faire des armes; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Dona Hypolita, ſœur d'un petit Gentilhomme qui avoit ſa chaumiere à deux portées d'Eſcopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice, qui l'ayant vûe dès son enfance, avoit ſucé, pour ainſi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hypolite de ſon côté s'étoit bien apperçue qu'il n'étoit pas mal-fait; mais le connoiſſant pour le fils d'un Laboureur, elle ne daignoit pas le conſidérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté inſupportable, auſſi-bien que ſon frere Don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-etre par ſon pareil en Eſpagne, pour être gueux & entêté de ſa nobleſſe.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maiſon, qu'il appelloit ſon Château, & qui n'étoit, à parler proprement, qu'une maſure, tant elle menaçoit ruine de toutes parts.

Cependant, quoique ſes facultés ne lui permiſſent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laiſſoit pas d'avoir un valet pour le ſervir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de ſa ſœur.

C'étoit une choſe réjouiſſante que de voir paroître Don Thomas dans le bourg, les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoiſi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conſervoit chez lui comme des Réliques, pendant les autres jours de la ſemaine. Paré de ces guenilles, qui lui ſembloient autant de preuves de ſa noble origine, il tranchoit du Seigneur, & croyoit aſſez payer les profondes révérences qu'on lui faiſoit, lorſqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa ſœur

n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de ſa race, & elle joignoit à ce ridicule, celui d'être ſi vaine de ſa beauté, qu'elle vivoit dans la glorieuſe eſpérance que quelque Grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caracteres de Don Thomas & d'Hypolite: Fabricio le ſçavoit bien ; & pour s'inſinuer auprès de deux perſonnes ſi altieres, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux reſpects : ce qu'il fit avec tant d'adreſſe, que le frere & la ſœur enfin trouverent bon qu'il eût l'honneur de leur aller ſouvent rendre ſes hommages. Comme il ne connoiſſoit pas moins leur miſere, que leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir ſa bourſe; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en

empêchoit. Néanmoins ſon ingénieuſe généroſité trouva moyen de les aider ſans les expoſer à rougir : Seigneur, dit-il un jour en particulier au Gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Ayez la bonté de me les garder; que je vous aye cette obligation-là.

Il n'eſt pas beſoin de demander ſi Xaral y conſentit. Outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la conſcience d'un dépoſitaire. Il ſe chargea volontiers de cette ſomme; il ne l'eut pas ſi-tôt entre les mains qu'il en employa ſans façon une bonne partie à faire réparer ſa chaumiere & à ſe donner toutes ſes petites commodités. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé & fait à Salamanque, & une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plu-

met jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hypolite eut aussi sa paraguante & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoient point, & que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévû cela; mais en même-temps il s'étoit flatté qu'en faveur de ses especes, Don Thomas vivroit avec lui plus familierement, qu'Hypolite peu-à-peu s'accoûtumeroit à souffrir ses soins & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé

ſa penſée juſqu'à elle. Véritablement, il en eut auprès d'eux un accès plus libre. Ils lui firent plus d'amitiés qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche eſt toujours gracieuſé des Grands, quand il ſe rend leur vache à lait. Xaral & ſa ſœur, qui juſqu'alors n'avoient connu les richeſſes que de nom, n'eurent pas plutôt ſenti leur utilité, qu'ils jugerent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmerent. Il crut que ſa perſonne ne leur déplaiſoit pas, & qu'aſſurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour ſoûtenir leur nobleſſe, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturieres. Dans cette opinion qui flattoit ſon amour, il ſe réſolut à demander Hypolite en mariage.

Dès la premiere occasion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son beau-frere, & que pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla son orgueil; & dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il se contraignit; & sans témoigner aucun dédain, il lui répondit, qu'il ne pouvoit sur le champ se déterminer dans une pareille affaire; qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hypolite, & de faire même une assemblée de parens.

Il

Il renvoya le Galant avec cette rèponſe, & convoqua effectivement une diette, compoſée de quelques *Hidalgos* de ſon voiſinage, leſquels étoient de ſes parens, & qui tous avoient, comme lui, la rage de la *Hidalguia.* Il tint conſeil avec eux; non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât ſa ſœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune inſolent, qui malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance, oſoit aſpirer à la poſſeſſion d'une fille de la qualité d'Hypolite.

Dès qu'il eut expoſé cette audace à l'aſſemblée, au ſeul nom de Fabrice & de fils de Laboureur, vous euſſiez vû les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flâmes contre l'audacieux. Les uns,

ainſi que les autres, veulent qu'il expire ſous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la propoſition d'un ſi honteux hymenée. Cependant, après qu'on eut conſidéré la choſe plus meurement, le réſultat de la diette, fut qu'on laiſſeroit vivre le coupable; mais que pour lui apprendre à ne ſe plus méconnoître, on lui feroit un tour dont il auroit ſujet de ſe ſouvenir long-temps.

On propoſa diverſes fourberies, & celle-ci prévalut. On décida qu'Hypolite feindroit d'être ſenſible à l'attachement de Fabricio, & que, ſous prétexte de vouloir conſoler ce malheureux amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frere, elle lui donneroit une nuit rendez-vous au Château, où, dans le

temps qu'il feroit introduit par la femme Maure, des gens appoſtés le ſurprendroient avec cette ſoubrette, qu'on lui feroit épouſer par force.

La ſœur de Xaral ſe prêta d'abord ſans répugnance à cette ſupercherie. Il lui ſembla qu'il y alloit de ſa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition ſi inférieure à la ſienne. Mais cette orgueilleuſe diſpoſition fit bientôt place à des mouvemens de pitié; ou plutôt l'amour ſe rendit tout-à-coup maître de la fierté d'Hypolite.

Dès ce moment, elle vit les choſes d'un autre œil. Elle trouva l'obſcure origine de Fabricio compenſée pas les belles qualités qu'il avoit; & n'apperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute ſon

affection. Admirez, Seigneur Ecolier., admirez le prodigieux changement que cette paſſion eſt capable de produire : Cette même fille qui s'imaginoit qu'un Prince à peine méritoit de la poſſéder, s'entête en un inſtant d'un fils de Laboureur, & s'applaudit de ſes prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie,

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînoit, & bien loin de ſervir le reſſentiment de ſon frere, elle entretint avec Fabrice une ſecrete intelligence par l'entremiſe de la femme Maure, qui le faiſoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumiere. Mais Don Thomas eut quelque ſoupçon de ce qui ſe paſſoit. Sa ſœur lui devint ſuſpecte; il l'obſerva, & fut convaincu par ſes propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la

famille, elle les trahiſſoit. Il en avertit promptement deux de ſes couſins, qui prenant feu à cette nouvelle, commencerent à crier : *Vengeance ! Don Thomas, vengeance !* Xaral qui n'avoit pas beſoin d'être excité à tirer raiſon d'une offenſe de cette nature, leur dit avec une modeſtie Eſpagnole : qu'ils verroient l'uſage qu'il ſçavoit faire de ſon épée, quand il s'agiſſoit de l'employer à venger ſon honneur. Enſuite il les pria de ſe rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduiſit & les cacha dans une petite chambre, ſans que perſonne de la maiſon s'en apperçût ; puis il les quitta en leur diſant, qu'il reviendroit les joindre, auſſi-tôt que le Galant ſeroit entré dans le Château, ſuppoſé qu'il

s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver ; la mauvaise étoile de nos amans ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déja Fabricio étoit avec sa chere Hypolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déja tenus cent fois, mais qui bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous les trois, & leur présentant toûjours la pointe de son épée, il eut

le bonheur de gagner la porte, & de se sauver.

Alors Xaral voyant que son ennemi lui échappoit, après avoir impunément deshonoré sa maison; tourna sa fureur contre la malheureuse Hypolite, & lui plongea son épée dans le cœur; & ses deux parens très-mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirerent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en là, poursuivit Asmodée, quand nous aurons vû passer tous les Captifs, j'acheverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la Justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste évenement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit Don

Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés, un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aye interrompu, pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan depuis ce temps-là pleure sans cesse la perte de sa Patrone. La liberté

liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Léandro Perez. Qui est cet homme-là? Le Diable répondit : C'est un Barbier, natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire en allant de Valence à l'Isle de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction, reprit l'Ecolier! Quel ravissement pour ce fils de revoir son pere, & d'être en état de rendre ses derniers jours agréables & tranquilles.

Vous parlez, repartit le Boiteux, en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du Barbier Biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévûe de son perė lui causera plus de chagrin que de joye. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire Concierge d'une de ses Terres.

Derriere ce Captif qui vous paroît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux goutes d'eau à un vieux singe. C'est un petit Médecin Aragonois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont sçû de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Peres de

la Merci, qui ne l'auroient aſſûrément pas racheté, & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Eſpagne.

Vous qui étes ſi compatiſſant aux peines d'autrui, ah! que vous plaindriez cet autre eſclave qui a ſur ſa tête chauve une calotte de drap brun, ſi vous ſçaviez tous les maux qu'il a ſoufferts à Alger pendant douze ans, chez un Renégat Anglois ſon Patron. Et qui eſt ce pauvre Captif, dit Zambullo? C'eſt un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avoue que je ſuis bien-aiſe qu'il ait pâti comme un miſérable, puiſqu'il a, par ſes diſcours de morale, empêché plus de cent Eſclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai, avec la même franchiſe, repliqua Don Cléofas,

que je ſuis fâché que ce bon Pere ait été ſi long-temps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouir, repartit Aſmodée. Ce Religieux a ſi bien mis à profit ſes douze années de ſouffrances, qu'il eſt plus avantageux pour lui d'avoir paſſé tout ce temps-là dans les tourmens, que dans ſa cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le premier Captif, après ce Cordelier, dit Léandro Perez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'eſclavage. Il excite ma curioſité à vous demander ce que c'eſt que ce perſonnage. Vous me prévenez, répondit le Boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un Bourgeois de Salamanque, un pere infortuné, un mortel de-

venu insensible aux malheurs, à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire, & de laisser-là le reste des Captifs; aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les avantures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier qui déja commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le récit contenu dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

De la derniere Hiſtoire qu'Aſmodée raconta : comment en la finiſſant, il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle maniere déſagréable pour ce Démon, Don Cléofas & lui furent ſéparés.

PABLOS de Bahabon, fils d'un Alcalde de Village de la Caſtille vieille, après avoir partagé avec un frere & une ſœur la modique ſucceſſion que leur pere, quoique des plus avares, leur avoit laiſſée, partit pour Salamanque, dans le deſſein d'aller groſſir le nombre des Ecoliers de l'Univerſité. Il étoit bien fait ; il avoit de l'eſprit, & il entroit alors dans ſa

vingt-troiſiéme année.

Avec un millier de ducats qu'il poſſédoit, & une diſpoſition prochaine à les manger, il ne tarda guére à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens rechercherent, à l'envi, ſon amitié. C'étoit à qui feroit des parties de plaiſir que Don Pablos faiſoit tous les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don; pour être en droit de vivre plus familierement avec ceux des Ecoliers dont la Nobleſſe auroit pû l'obliger à ſe contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chere, & il ménagea ſi peu ſa bourſe, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laiſſa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques piſtoles qu'il emprunta; mais cela ne put le

mener loin ; & il demeura bientôt ſans reſſource.

Alors ſes amis le voyant hors d'état de faire de la dépenſe, ceſſerent de le voir, & ſes créanciers commencerent à le tourmenter. Quoiqu'il aſſurât ceux-ci qu'il alloit inceſſamment recevoir des Lettres de change de ſon pays ; quelques-uns s'impatienterent & le pourſuivirent même ſi vivement en Juſtice, qu'ils étoient ſur le point de le faire empriſonner, lorſqu'en ſe promenant ſur les bords de la riviere de Tormés, il rencontra une perſonne de ſa connoiſſance, qui lui dit : Seigneur Don Pablos, prenez-garde à vous : Je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trouſſes. Ils prétendent vous mettre la main ſur le collet, quand vous rentrerez dans la Ville.

Bahabon effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ſes affaires, prit ſur le champ la fuite & le chemin de Corita. Mais il quitta la route de ce Bourg, pour gagner un bois qu'il apperçut dans la campagne, & dans lequel il s'enfonça, réſolu de s'y tenir caché, juſqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ſes ombres, pour continuer ſa marche plus ſûrement. C'étoit dans la ſaiſon où les arbres ſont parés de toutes leurs feuilles. Il choiſit le plus touffu, pour y monter & s'y aſſit ſur des branches qui l'enveloppoient de leur feuillage.

Se croyant en ſûreté dans cet endroit, il perdit peu-à-peu la crainte de l'Alguazil; & comme les hommes font ordinairement les plus belles réfléxions du monde, quand les fautes ſont commi-

ſes, il ſe repréſenta toute ſa mauvaiſe conduite, & ſe promit bien à lui-même, ſi jamais il ſe revoyoit en fonds, de faire un meilleur uſage de ſon argent. Il jura ſur tout qu'il ne ſeroit jamais la duppe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié ſe diſſipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes penſées qui ſe ſuccédoient les unes aux autres dans ſon eſprit, la nuit ſurvint. Alors ſe démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à ſe couler en bas, lorſqu'à la foible clarté d'un nouvelle Lune, il crut diſcerner une figure d'homme. A cette vûe, qui lui rendit ſa premiere peur, il s'imagina que c'étoit l'Alguazil, qui l'ayant ſuivi à la piſte, le cher-

choit dans ce bois, & sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre, sur lequel il étoit, cet homme s'assit après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit : Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléofas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de sçavoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal-à-propos & ce qui l'y amenoit. C'est ce que vous apprendrez bien-tôt. Je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos, s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, & fit une pro-

fonde fosse, où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, & se retira. Bahabon qui avoit observé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné, pour descendre de son arbre & aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son coûteau; mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoit tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains, il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter, & persuadé qu'il y avoit dedans des especes, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors

beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le ſac appartenoit. Dans le raviſſement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un ſi bon coup, il marcha légérement toute la nuit, ſans tenir de route aſſurée, ſans ſe ſentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta ſous des arbres, aſſez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour ſe repoſer, que pour ſatisfaire enfin la curioſité qu'il avoit de ſçavoir ce que ſon ſac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémiſſement agréable qui vous ſaiſit, au moment que vous allez prendre un grand plaiſir. Il y trouva de bonnes doubles piſtoles; & pour comble de joie, il en compta juſqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées

avec volupté, il rêva fort férieusement à ce qu'il devoit faire ; & lorfqu'il eut formé fa réfolution, il ferra fes doublons dans fes poches, jetta le fac de buffle & fe rendit à Molorido. Il s'y fit enfeigner une hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeûner, il loua une mule, fur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'apperçut bien, à la furprife qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipfé ; mais il avoit fa Fable toute prête. Il dit, qu'ayant befoin d'argent, & que n'en recevant point de fon pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour ; & que le foir précédent, comme il arrivoit à Molorido, il avoit rencontré fon fermier qui lui apportoit de l'efpé-

ce. De maniere qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme sans bien. Il ajoûta, qu'il prétendoit faire connoître à ses créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-temps contentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui dès le lendemain tous ses créanciers, & de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans sa misere, ne sçûrent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencerent à le flatter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens, mais il se moqua d'eux à son tour. Fidéle au

ſerment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en viſiere. Au lieu de reprendre ſon premier train, il ne ſongea plus qu'à faire des progrès dans la ſcience des loix, & l'étude devint ſon unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépenſoit toujours à bon compte des doubles piſtoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord. Il faiſoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant deſſein de les reſtituer quelque jour, ſi par haſard, il découvroit à qui elles appartenoient. Mais ſe repoſant ſur ſa bonne intention, il les diſſipoit ſans ſcrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque,

que, qu'un Bourgeois de cette ville, nommé Ambroſio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un ſac rempli de piéce d'or, qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la foſſe où il s'étoit aviſé de le cacher, & que ce malheur réduiſoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la louange de Bahabon, que les reproches ſecrets que ſa conſcience lui fit à cette nouvelle, ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeuroit Ambroſio, & l'alla voir dans une petite ſalle baſſe où il y avoit pour tous meubles une chaiſe & un grabat : Mon ami, lui dit-il, d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous eſt arrivé, & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres, à proportion de

notre pouvoir, je viens vous apporter un petit ſecours. Mais je voudrois ſçavoir de vous-même votre triſte Avanture.

Seigneur Cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots : J'avois un fils qui me voloit. Je m'en apperçûs, & craignant qu'il ne mît la main ſur un ſac de buffle dans lequel il y avoit deux cens cinquante doublons, bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'aï eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avois, & a diſparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état, par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma ſotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon ſac de buffle.

Mais, hélas ! cette ſeule reſſource qui me reſtoit pour ſubſiſter, m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles, ſans ſentir renouveller ſon affliction ; & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, & lui dit : Mon cher Ambroſio, il faut ſe conſoler de toutes les traverſes qui arrivent dans la vie. Vos larmes ſont inutiles, elles ne vous feront point retrouver vos doubles piſtoles, qui véritablement ſont perdues pour vous, ſi quelque fripon les poſſéde. Mais que ſçait-on ? Elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter, dès qu'il apprendra qu'elle ſont à vous. Elles vous feront donc peut-être rendues. Vivez dans cette eſpérance ; & en attendant une reſ-

titution si juste, ajoûta-t-il, en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le sac de buffle, prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom & sa demeure, & sortit tout confus des remercimens que lui faisoit Ambroise & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont, pour la plûpart, des actions généreuses : on se garderoit bien de les admirer, si l'on en pénétroit les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil, & lui dit affectueusement : Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer, autant qu'il me seroit possible, à vous re-

mettre ſur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourſe.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, ſçavez-vous ce que j'ai déja fait ? Je connois quelques perſonnes de diſtinction qui ſont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai ſi bien ſçû leur inſpirer de la compaſſion pour vous, que j'en ai tiré deux cens écus que je vais vous donner. En même-temps, il entra dans ſon cabinet, d'où il ſortit un moment après avec un ſac de toile, où il avoit mis cette ſomme en argent, & non en doublons, de peur que le Bourgeois en recevant de lui tant de double piſtoles, ne s'aviſât de ſoupçonner la vérité. Au lieu que par cette adreſſe il parvenoit plus ſûrement à ſon but, qui étoit de faire la reſtitution d'une maniere qui conciliât ſa ré-

putation avec sa conscience.

Aussi Ambroise étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le Ciel d'avoir trouvé un Cavalier qui s'intéressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis, qui n'étoit guére mieux que lui dans ses affaires, & qui lui dit : Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la nouvelle Espagne. Je ne suis pas content de ma condition dans ce pays ci, & le cœur me dit, que je serai plus heureux au Me-

xique. Je vous conſeillerois de m'accompagner, ſi vous aviez devant vous cent écus ſeulement.

Je ne ſerois pas en peine d'en avoir deux cens, répondit Piquillo ; j'entreprendrois volontiers ce voyage, ſi j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-deſſus, ſon ami lui vanta la fertilité de la nouvelle Eſpagne, & lui fit enviſager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambroſio ſe laiſſant perſuader, ne penſa plus qu'à ſe préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut ſoin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit, que trouvant une belle occaſion de paſſer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir ſi la fortune lui feroit plus favorable ailleurs que dans ſon pays : Qu'il prenoit la liberté

de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontés.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à Don Pablos, qui voyoit par-là déconcerter le dessein qu'il avoit de s'acquitter peu-à-peu; mais considérant que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de si grands progrès, tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'Université, qui le choisit enfin pour son Recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science, il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant

Pendant son Rectorat, il apprit qu'il y avoit dans les prisons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt & prêt de perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il s'informa qui étoit le prisonnier, & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambrosio lui-même, il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des Loix, c'est qu'elle fournit des armes pour & contre, & comme notre Recteur la possédoit à fonds, il s'en servit fort utilement pour l'accusé. Il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis & les plus fortes sollicitations, ce qui opera plus que tous le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son Libérateur,

qui lui dit : C'eſt à la conſidération de votre pere que je vous ai rendu ſervice. Je l'aime ; & pour vous en donner une nouvelle marque, ſi vous voulez demeurer dans cette Ville & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai ſoin de votre fortune ; ſi, à l'exemple d'Ambroſio, vous ſouhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter ſur cinquante piſtoles, je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit : Puiſque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un ſéjour où je jouis d'un ſi grand avantage. Je ne ſortirai point de Salamanque, & je vous proteſte d'y tenir une conduite dont vous ſerez ſatisfait. Sur cette aſſurance, le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de piſtoles, en lui di-

ſant : Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profeſſion ; employez bien votre temps, & ſoyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette avanture, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venoit faire ſa cour à Don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous, lui dit Bahabon ? Seigneur, répondit le fils d'Ambroſio, je viens d'apprendre une nouvelle, qui me déchire le cœur. Mon pere a été pris par un Corſaire Algérien, & il eſt actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, & que les Peres de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout-à-l'heure l'avoir laiſſé dans l'eſclavage. Hélas ! ajoûta-t-il,

en ſe frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, miſérable que je ſuis ! C'eſt moi dont le libertinage a réduit mon pere à cacher ſon argent & à ſe bannir de ſa patrie ! C'eſt moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes ! Ah, Seigneur Don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la Juſtice ? Puiſque vous aimez mon pere, il falloit être ſon vengeur & me laiſſer expier par ma mort le crime d'avoir cauſé tous ſes malheurs.

A ce diſcours, qui marquoit un fripon de fils converti, le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faiſoit paroître : Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaiſir que vous vous répentez de vos fautes paſſées ; mais eſſuyez vous larmes. Il ſuffit que je ſçache ce qu'Ambroſio eſt deve-

nu, pour vous aſſurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puiſſe avoir ſouffert, je ſuis perſuadé qu'à ſon retour, trouvant en vous un fils ſage & plein de tendreſſe pour lui, il ne ſe plaindra plus de ſon mauvais ſort.

Don Pablos par cette promeſſe renvoya le fils d'Ambroiſe tout conſolé, & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux Religieux de la Merci une bourſe où il y avoit cent piſtoles, avec un petit papier ſur lequel ces paroles étoient écrites : *Cette ſomme eſt donnée aux Peres de la Rédemption, pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, appellé Ambroſio Piquillo, Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce voyage qu'ils

viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de ſuivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambroſio, qui eſt cet eſclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me ſemble, dit Don Cléofas, que Bahabon, n'en doit plus guére de reſte à ce Bourgeois. Don Pablos penſe autrement que vous, répondit Aſmodée. Il reſtituera le principale & les intérêts. La délicateſſe de ſa conſcience va juſqu'à ſe faire un ſcrupule de poſſéder le bien qu'il a gagné depuis qu'il eſt Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a deſſein de lui dire : Ambroſio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaicteur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'eſt point aſſez que je vous rende vos deux cens cin-

quante doublons ; puiſque je m'en ſuis ſervi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que .... le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit. Il lui prit un friſſon & il changea de viſage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier? Quel mouvement extraordinaire vous agite, & vous coupe ſubitement la parole? Ah! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante. Quel malheur pour moi : le Magicien qui me tenoit priſonnier dans une bouteille, vient de s'appercevoir que je ne ſuis plus dans ſon Laboratoire. Il va me rappeller par des conjurations ſi fortes, que je n'y pourrai réſiſter. Que j'en ſuis mortifié, dit Don Cléofas tout atten-

dri ! Quelle perte je vais faire ! Hélas ! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le croi pas, répondit Asmodée. Le Magicien peut avoir besoin de mon ministere, & si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service, peut-être, par reconnoissance, me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive, comme je l'espere, comptez que je vous rejoindrai aussi-tôt, à condition que vous ne révélerez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous ; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuivit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Séraphine que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur

Don Pedro de Eſcolano, ſon pere, eſt dans la réſolution de vous la donner en mariage. Ne laiſſez point échaper un ſi bel établiſſement. Mais, miſéricorde, ajoûta-t-il! J'entends déja le Magicien qui me conjure. Tout l'Enfer eſt effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable Cabaliſte. Je ne puis demeurer plus long-temps avec votre Seigneurie. Juſqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embraſſa Don Cléofas, & diſparut après l'avoir tranſporté dans ſon appartement.



CHAPITRE X. ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.

UN moment après la retraite d'Asmodée, l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, & de s'être donné beaucoup de mouvement, se déshabilla & se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir; mais enfin, payant avec

Tom. 2e. pag. 322.



ufure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un affoupiffement létargique où il paffa la journée & la nuit fuivante.

Il y avoit déja vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de fes amis, entra dans fa chambre en criant de toute fa force : Hola, ho! Seigneur Don Cléofas, debout. A ce bruit, Zambullo fe réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin? Cela n'eft pas poffible, répondit Léandro. Rien n'eft plus vrai, repliqua fon ami; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les perfonnes de cette maifon me l'ont affuré.

L'Ecolier étonné d'un fi long fommeil, craignit d'abord que fon

avanture avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illuſion. Mais il ne pouvoit le croire; & lorſqu'il ſe rappelloit certaines circonſtances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain, il ſe leva, s'habilla promptement & ſortit avec Don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, ſans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés-là, & que Don Cléofas apperçut l'hôtel de Don Pedre preſque tout réduit en cendre, il feignit d'en être ſurpris. Que vois-je, dit-il? Quel ravage le feu a fait ici! à qui appartenoit cette malheureuſe maiſon? Y a-t-il long-temps qu'elle eſt brûlée?

Don Luis de Lujan répondit à ſes deux queſtions, & lui dit enſuite: Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dom-

mage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pedro de Escolona a une fille unique, qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flâmes & de fumée, où elle devoit périr nécessairement, & que néanmoins elle a été sauvée par un jeune Cavalier dont je ne sçais point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On éleve jusqu'aux nues la valeur de ce Cavalier; & l'on croit que pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pedre.

Léandro Perez écouta Don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il

disoit. Puis se débarrassant bientôt de lui, sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis, disoit-il, trop regreter mon cher Asmodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de temps, & j'aurois voyagé sans éprouver les incommodités des voyages. Je fais sans doute une grande perte; mais, ajoûtoit-il, un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi désespérer de revoir ce Démon? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pedre & à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la

ſeule curioſité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant Don Pedro, ce Seigneur courut à lui les bras ouverts, en diſant : Soyez le bien venu, généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi ! diſois-je, Don Cléofas, après les inſtances que je lui faites de me venir voir, il eſt encore à s'offrir à mes yeux. Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'eſtime & l'amitié que je me ſens pour lui !

Zambullo baiſſa reſpectueuſement la tête à ce reproche obligeant, & dit au vieillard pour s'excuſer, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne ſuis pas ſatisfait de cette excuſe, repliqua

Don Pedro; vous ne ſçauriez être incommode dans une maiſon où l'on ſeroit, ſans votre ſecours, dans une plus grande triſteſſe. Mais, ajoûta-il, ſuivez-moi, s'il vous plaît. Vous avez d'autres remercimens que les miens à recevoir. En parlant de cette ſorte, il le prit par la main, & le conduiſit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieſte :* Ma fille, lui dit ſon pere, je viens vous préſenter le Gentilhomme qui vous a ſi courageuſement ſauvé la vie. Marquez-lui juſqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puiſque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Senora Séraphina ouvrant une bouche de roſe, adreſſa la parole à Léandro Perez,

rez, & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs, si je pouvois le rapporter mot pour mot; mais comme il ne m'a point été rendu fidelement, j'aime mieux le passer sous silence, que de le défigurer.

Je dirai seulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité, qu'il fut pris en même-temps par les yeux & par les oreilles. Il conçut aussi-tôt pour elle un amour violent; mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser; il douta malgré tout ce que le Démon lui avoit dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il osoit se flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre

tout-à-fait incertain d'un si grand avantage; c'est que Don Pedro, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, & ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-pere. De son côté, Séraphine aussi polie que le papa, tint des discours pleins de reconnoissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui. De sorte qu'il sortit de chez le Seigneur de Escolona avec beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami! disoit-il, en s'en retournant au logis, comme s'il eût encore été avec ce Diable, quand vous m'avez assuré que Don Pedre étoit dans la disposition de me faire son gendre, &

que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inſpirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien, que vous ne ſçavez pas mieux le préſent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame ; & regardant la paſſion qu'il ſentoit pour elle, comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre, il réſolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus, il ſe reprocha le deſir qu'il avoit eu de pouſſer ſa pointe, ſuppoſé qu'il eût trouvé le pere diſpoſé à lui accorder ſa fille ; & il ſe repréſenta qu'il étoit honteux de devoir ſon bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorſque Don Pedro l'ayant envoyé chercher le jour ſuivant, lui dit : Seigneur Léandro Perez, il eſt temps que je

vous prouve, par des actions, qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtisans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'eau-benîte de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus, & je la voi prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang, quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie, par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon Seigneur de Escolano, qui s'attendoit, avec raison, que Don Cléofas lui rendroit de très-hum-

bles graces d'une ſi grande faveur, fut aſſez ſurpris de le trouver interdit & embarraſſé. Parlez, Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je penſe du déſordre où vous met la propoſition que je vous fais? Qui peut vous révolter contre elle? Un ſimple Gentilhomme doit-il ſe refuſer à une alliance dont un Grand ſe tiendroit honoré? La nobleſſe de ma Maiſon a-t-elle quelque tache que j'ignore?

Seigneur, répondit Léandro, je ne ſçai que trop la diſtance que le Ciel a miſe entre nous. Pourquoi donc, reprit Don Pedre, paroiſſez-vous ſi peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur? Avouez-le moi, Don Cléofas, vous aimez quelque Dame qui a reçû votre foi; & ſon intérêt s'oppoſe en ce moment à votre fortune. Si j'avois une maîtreſ-

ſe, à qui je fuſſe lié par des ſermens, répondit l'Ecolier, rien ſans doute ne ſeroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'eſt point cette raiſon qui m'empêche de profiter de vos bontés. Un ſentiment de délicateſſe veut que je renonce au glorieux établiſſement que vous me propoſez. Et, loin de vouloir abuſer de votre erreur, je vais vous détromper : Je ne ſuis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné ! Ce n'eſt pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient conſumer ? Ce n'eſt point vous qui avez fait une action ſi hardie ? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, & je veux bien vous apprendre que c'eſt un Diable qui a ſauvé votre fille.

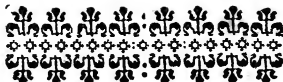
Ces paroles augmenterent la

ſurpriſe de Don Pedro, qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'Ecolier de parler plus clairement. Alors Léandro, ſans ſe ſoucier de perdre l'amitié d'Aſmodée, raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre ce Démon & lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, & dit à Don Cléofas : La confidence que vous venez de me faire, me confirme dans le deſſein de vous donner ma fille. Vous êtes ſon premier Libérateur. Si vous n'euſſiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit, il n'auroit pas manqué de la laiſſer périr. C'eſt donc vous qui avez conſervé les jours de Séraphine. En un mot, vous la méritez & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Perez, à ces mots qui levoient tous ſes ſcrupules, ſe jet-

ta aux pieds de Don Pedre pour le remercier de ſes bontés. Peu de temps après, ce mariage ſe fit avec une magnificence convenable à l'héritier du Seigneur de Eſcolano, & à la grande ſatisfaction des parens de notre Ecolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du deuxiéme & dernier Tome.



ENTRETIENS
SERIEUX ET COMIQUES
DES CHEMINÉES
DE MADRID.

ENTRETIEN I.

LA CHEMINE'E *A.* ET LA CHEMINE'E *B.*

LA CHEMINE'E A.

C'En eſt fait, ma chere voiſine, tout eſt perdu; les Dieux Lares ſe glaçent à mon foyer, & je ſens le même froid

me ſaiſir depuis les pieds juſqu'à la tête.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'allarmez ; d'où vient cette affreuſe maladie ? Comment pouvez-vous paſſer ſubitement du chaud au froid ? Je vous ai toujours vûe toute en feu.

LA CHEMINE'E A.

Hélas ! il faut bien que je ſuive la bonne & la mauvaiſe fortune de mon ſçavant, & le pauvre homme . . . .

LA CHEMINE'E B.

Que lui eſt-il donc arrivé ?

LA CHEMINE'E A.

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'eſt-à-dire, ceux de ſa plume (car il n'en a pas d'autre) ſont arrêtés.

LA CHEMINE'E B.

Je ne vous entends point encore.

LA CHEMINE'E A.

Hé bien, écoutez-moi donc, je vous parle d'un Auteur, son revenu étoit établi sur le produit certain des Brochures amusantes qu'il composoit, & l'on a proscrit ce genre.

LA CHEMINE'E B.

Comment ses Brochures le faisoient vivre ?

LA CHEMINE'E A.

Et même fort à son aise ; il ne perdoit pas son temps à limer un Volume, il en donnoit sept ou huit au moins par an.

LA CHEMINE'E B.

C'est grand dommage de lier les mains à un si bon ouvrier : & comment peut-on défendre l'amusement qui est la meilleure chose du monde ? Le Public aime à être amusé, & il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuse.

LA CHEMINE'E A.

Vous avez raiſon & ce goût du Public fait les intérêts des Auteurs, & le profit des Libraires : mais voilà ce qui excite l'envie. On crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies, des riens, & qu'on appellera notre ſiécle, *le ſiécle des Romans & de la futilité.* On dit que le bon goût ſe corrompt, que les Brochures à parties, ſont une vraie exaction ; qu'on allonge un Roman à l'infini ; enfin, qu'actuellement un homme projette d'en compoſer un à trois cent ſoixante & cinq parties pour tous les jours de l'année.

LA CHEMINE'E B.

Après les mille & une nuit, les mille & un jour, les mille & un quart d'heure, & tant de mille & une autres choſes, un Roman à trois cens ſoixante-cinq parties,

ne devroit pas révolter les eſprits.

LA CHEMINE'E A.

Jugez donc, ſi on devroit chicaner mon Auteur, qui n'eſt jamais allé dans ſes Oüvrages, audelà de la huitiéme partie.

LA CHEMINE'E B.

Je vous plains, ma chere amie, & toutes les Cheminées des Auteurs & des Libraires qui vont ſe glacer comme vous.

LA CHEMINE'E A.

C'eſt une foible conſolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur miſere.

LA CHEMINE'E B.

Vous êtes à plaindre ; je vous plains. Que puis-je faire autre choſe ? D'ailleurs, je vous parle franchement, j'ai oüi dire, il y a long-temps, qu'on devroit réformer le goût du ſiécle pour la bagatelle, & arrêter le progrès du

genre Romancier.

LA CHEMINE'E A.

Que me dites-vous !

LA CHEMINE'E B.

Oui : & des gens d'eſprit & ſans partialité, diſent à préſent, que cette réforme eſt un grand bien pour la Littérature. Qu'on écrive utilement, ou qu'on n'écrive point. Voilà la déciſion, tout le monde l'approuve.

LA CHEMINE'E A.

Mais ce qui plaît n'eſt-il pas utile ?

LA CHEMINE'E B.

Oui, ce qui plaît eſt néceſſairement utile ; mais, outre cette utilité de plaiſir, on veut quelque ſolidité, de l'inſtruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le Diable Boiteux, eſt un Roman, mais il vaut mieux qu'un traité de Morale. Voilà un Roman agréa-

ble & utile; c'eſt-à-dire, utile par l'agréable & le ſolide. Que votre Sçavant en faſſe autant, & on lui donnera la permiſſion de le faire imprimer, pourvû cependant qu'il ne le donne pas en huit Parties; car vous ſentez bien que ce ſeroit voler le Public pour enrichir l'Imprimeur.

LA CHEMINE'E A.

Finiſſons notre converſation, on voit bien que vous êtes la Cheminée d'un homme de Finances, vous êtes ignorante & ignorantiſſime ſur les choſes de Littérature, & votre petit génie ne paſſe pas le calcul : Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir confié mes douleurs.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'inſultez, tandis que je compatis ſincerement à votre malheur.

LA CHEMINE'E A.

Eſt-ce y compatir, que de louer ceux qui en ſont cauſe? Allez encore une fois, vous êtes auſſi inſolente que celui à qui vous appartenez.

LA CHEMINE'E B.

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laiſſez-là, je vous prie, mon Financier, un billet de ſa main vaut mieux que tous les volumes du Parnaſſe; tout ce qu'il écrit eſt ſolide, admirable & d'un goût univerſel. Tant que ſes livres ſeront en regle, je ne crains point le froid, mon feu ſera mieux entretenu que celui des Veſtales; & votre pauvre Auteur ſera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous, malgré vos injures, je vous ſouhaite, pour vous réchauffer, un Financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINE'E *C.* ET LA CHEMINE'E *D.*

LA CHEMINE'E C.

QUEL prodige ! Quel miracle ! Sçavez-vous, ma bonne amie, ce qui vient de marriver ?

LA CHEMINE'E D.

Y a-t-il long-temps ?

LA CHEMINE'E C.

Environ une heure.

LA CHEMINE'E D.

Non, ma chere voiſine, j'aſſiſtois à un mariage qui ſe faiſoit ſous mon manteau.

LA CHEMINE'E C.

Un mariage !

LA CHEMINE'E D.

Oui, & le mieux aſſorti qu'il ſoit poſſible. Liſandre & Célimene m'ont pris pour témoin de leurs Sermens, & mes Dieux Penates ſeuls ſont garans de la foi qu'ils ſe ſont donnée ; aucun mortel n'a été admis à cette Cérémonie, que Liſette, ſuivante fidelle de Célimene. Ils goutent à préſent les douceurs de cette union myſtérieuſe.

LA CHEMINE'E C.

Voilà un mariage bien ſolide.

LA CHEMINE'E D.

Je ſçai qu'il y manque certaines petites formalités, mais l'amour y ſuppléera, ils s'aiment, & je ſuis ſûre que malgré leurs parens ils s'aimeront toujours. Trouve-t-on cela dans les mariages les plus réguliers ?

LA CHEMINE'E C.

Non ſans doute : le mariage eſt communément un contrat politique, qui lie éternellement deux perſonnes qui ne s'aiment point, & qui ſe haïront toute leur vie.

LA CHEMINE'E D.

Hé bien, je vous réponds, que les nœuds qui viennent d'unir Liſandre à Célimene, ſont plus reſpectables ; ce ſont les chaînes même de l'amour.

LA CHEMINE'E C.

Je vous félicite, ma chere voiſine, je vous ſçai bon gré de vous intéreſſer au bonheur des amans ; nous leur devons cela comme leurs confidentes. Pour moi je ferois tout au monde pour eux : Ecoutez donc ce qui m'eſt arrivé. Mon avanture reſſemble aſſez à la vôtre : Vous ſçavez que la chambre à laquelle j'appartiens, eſt une vraie célule.

LA CHEMINE'E D.

Et que c'eſt la célule d'une petite perſonne charmante, de Julie.

LA CHEMINE'E C.

Julie étoit aimée d'un jeune Officier fort aimable, nommé Traſon, & Traſon n'aimoit point une ingrate.

LA CHEMINE'E D.

Voilà ce que je ne ſçavois pas.

LA CHEMINE'E C.

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occaſion d'être heureux; mais la mere de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus; & la chambre de cette fille malheureuſe étoit plus inacceſſible que la tour de Danaé.

LA CHEMINE'E D.

Que vous êtes ſçavante! Vous poſſédez à merveille la Fable; je croi qu'avant Julie vous aviez eu

un Poëte à votre foyer; mais la tour de Danaé, puiſque vous me la citez, ne fut pas impénétrable à une pluie d'or.

LA CHEMINE'E C.

Cela eſt vrai, vous ſçavez auſſi que Danaé avoit pour amant un Dieu, & un Dieu qui pouvoit convertir la pluie & les pierres en or, au lieu que Traſon après trois campagnes, ne doit pas être bien en eſpeces; ainſi il n'étoit pas queſtion de recourir à la pluie d'or.

LA CHEMINE'E D.

De quel autre expédient s'eſt-il donc ſervi?

LA CHEMINE'E C.

Du plus ſimple qu'il fut poſſible. Traſon demeure fort près d'ici, ſans autre magie que celle de l'amour, il a monté par la cheminée, il eſt venu ſur les toits juſqu'à mon chapiteau qu'il a enlevé ſans peine;

car je n'avois pas la moindre envie de lui résister, ensuite il est descendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en se soutenant avec le dos & les genoux.

LA CHEMINE'E D.

L'attendoit-t-elle ?

LA CHEMINE'E C.

Non : Elle le souhaitoit seulement ; & bien loin de recevoir entre ses bras son amant, elle en a eu une frayeur étonnante, en le voyant descendre.

LA CHEMINE'E D.

Je gage qu'elle s'est évanouie.

LA CHEMINE'E C.

On s'évanouiroit à moins. Point de plaisanterie, s'il vous plaît, le beau Ramoneur s'est jetté aux pieds de Julie & s'est bien-tôt fait reconnoître pour Trason. Jamais on n'a vû de situation si tendre. Voilà l'avantage que nous avons

nous autres Cheminées, nous ſommes témoins de mille jolies choſes que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie eſt diſſipée à préſent & ſon cœur eſt animé de ſentimens bien différens.

LA CHEMINE'E D.

Voilà, ma chere voiſine, dans la même nuit deux mariages aſſez reſſemblans.

LA CHEMINE'E C.

A peu près : cependant mes amoureux n'ont pas ſeulement prononcé le vœu vénérable ; mais les événemens obligeront peut-être la mere de Julie à recevoir Traſon pour gendre. Je me réjouis d'avance de la déconſolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINE'E D.

Et moi des plaiſirs que goûte à préſent ſa chere fille.

ENTRETIEN III.

LA CHEMINE'E E. ET LA CHEMINE'E F.

LA CHEMINE'E E.

DITES-MOI, s'il vous plaît, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles ? Du matin jusqu'au soir il n'y a qu'elles à votre foyer, toujours mêmes visages, mêmes discours. Je gage que vous en êtes bien lasse.

LA CHEMINE'E F.

Je vous avoue, que je souhaite souvent de les voir déloger ; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer, lorsqu'elles n'y seroient plus, une si bonne fumée : elles

elles ſont dévotes, par conſéquent n'ont pas moins de ſoin de leur corps que de leur ame. Sur-tout quand certain grand chapeau vient les viſiter, elles n'épargnent rien; leur cuiſine vaut celle d'un Fermier Général, & la fumée que j'exhale alors eſt un vrai parfum!

LA CHEMINE'E E.

Vous aimez la fumée, à ce que je vois, chacun a ſon goût, & le mien eſt uniquement pour la variété. Les viſages nouveaux & les avantures me plaiſent; c'eſt ma folie: Je ſuis, comme vous ſçavez, Cheminée de chambre garnie.

LA CHEMINE'E F.

Et comme telle, il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA CHEMINE'E E.

J'y ſuis ſi bien faite, que je ſerois fâchée de voir ſix mois de ſuite, les mêmes perſonnes. Auſſi

cela ne m'eſt-t-il guéres arrivé depuis que j'exiſte.

LA CHEMINE'E F.

C'eſt que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINE'E E.

Il s'en faut de beaucoup, mais je ſuis peut-être des plus inſtruite.

LA CHEMINE'E F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos avantures, je vous en prie par notre voiſinage.

LA CHEMINE'E E.

Très-volontiers, ſi cela ne vous ennuye pas. Commençons dès mon exiſtence dont la datte eſt encore nouvelle. Le premier humain qui s'eſt chauffé à mon feu étoit un Cadet d'une Province où les Cadets n'ont d'autres patrimoines que leur épée & l'heureuſe effronterie de vanter ſans ceſſe

leur noblesse. A ce talent qu'il possédoit au premier degré, mon Chevalier de Moudonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif. Il jouoit le plus heureusement du monde, & son bonheur étoit la force d'une étude très-assidue. Tout le jour à mon foyer, il s'occupoit à chercher des combinaisons avantageuses dans les cartes, & il passoit les nuits à les mettre en pratique.

LA CHEMINE'E F.

Ainsi il ne manquoit pas d'argent.

LA CHEMINE'E E.

Vous vous trompez, il dissipoit à proportion de son gain, de sorte qu'il étoit toujours au même point. Il brilloit, c'étoit sa manie, ou plutôt celle de sa nation : mais son fracas ne dura pas long-temps. Sa bonne fortune révolta contre

lui toutes les Académies de jeu; on lui fit de mauvaises affaires, & je le perdis au bout de quatre mois. Il étoit joli homme, je le regrette encore.

LA CHEMINE'E F.

Par qui fut-il remplacé ?

LA CHEMINE'E E.

Par le plus singulier personnage qu'on puisse voir. C'étoit un mari fidele au-delà du tombeau, inconsolable de la perte de sa chere moitié, insensible à tous autres plaisirs qu'à celui des larmes; enfin un mari unique. Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre & fermer ses fenêtres à la lumiere du Soleil; il ne conserva que la sombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuse obscurité, il ne faisoit que sangloter & verser des larmes. Souvent il parloit tout haut comme un fou à

une boëte qu'il sembloit adorer, sur un tapis noir; il s'entretenoit avec cette précieuse relique, & lui parloit comme si elle eût répondu à ses discours passionnés.

LA CHEMINE'E F.

Il y avoit peut-être un esprit enfermé dans cette boëte.

LA CHEMINE'E E.

Un esprit enfermé! Quelle simplicité! Non elle contenoit le cœur de son épouse. C'étoit-là l'objet de ses hommages & de son idolâtrie.

LA CHEMINE'E F.

Quel excès de tendresse! ce que vous me dites me paroît incroyable.

LA CHEMINE'E E.

Je ne le croirois pas moi-même si je ne l'avois vû. J'ai entendu lire, il y a quelques temps, un livre qui rapporte un trait de

fidélité ou de folie pareil dans un Philoſophe Anglois, & je n'oſe y ajouter foi, malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

LA CHEMINE'E F.

Mais combien de temps ce bon mari demeura-t-il dans ſa folie ?

LA CHEMINE'E E.

Trois grands mois. Il eſt vrai que ſes yeux commençoient à lui refuſer ſes larmes délicieuſes, & il ne pouvoit plus retrouver ſes premieres douleurs. Il ne continuoit preſque plus ſa pénitence que par honneur. Heureuſement pour lui, ſes amis le découvrirent, & le tirerent d'affaire. Je croi qu'il leur ſçut bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenerent, & je perdis ainſi ce lugubre perſonnage.

LA CHEMINE'E F.

Vous n'en fûtes pas je croi bien fâchée.

LA CHEMINE'E E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure ſimple, & quarante ans écrits ſur ſon front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord, & ſur le portrait qu'on m'avoit fait des Dévotes, je crûs que ç'en étoit une.

LA CHEMINE'E F.

Vous vous trompiez peut-être.

LA CHEMINE'E E.

Je fus bien-tôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit ſon plaiſir, & chériſſoit ſa réputation; & pour les concilier enſemble elle venoit du fond de ſa Province, chercher à Madrid un aſyle contre la médiſance. Elle fut bien tôt ſuivie de celui en faveur de qui elle faiſoit le voyage. Que je fus étonnée à la

premiere visite que lui rendit son Amant! Elle vola entre ses bras, sa gravité se changea en une folle vivacité, & le feu de son visage en effaça sur le champ la trace des années.

LA CHEMINE'E F.

La plaisante Dévote!

LA CHEMINE'E E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable; aussi ne négligeoit-t-elle rien pour conserver sa conquête; elle sçavoit parfaitement qu'à son âge, il est permis d'orner la nature, & d'employer quelques artifices.

LA CHEMINE'E F.

De quels artifices pouvoit-elle se servir?

LA CHEMINE'E E.

Je veux dire, qu'avec du blanc & du rouge elle se donnoit la couleur qu'elle souhaitoit, que les parfums,

fums, les bains, l'ajustement tout étoit employé. Sa toilete duroit ordinairement jusqu'à ce que son Amant fût venu, & recommençoit dès qu'il étoit sorti. Elle étudioit sans cesse devant son miroir les différens airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec son Amant; pour les caresses & les complaisances, elle en possédoit l'art à merveille.

LA CHEMINE'E F.

Avec tout cela, il n'étoit pas possible qu'elle ne se fît point aimer?

LA CHEMINE'E E.

Elle avoit encore d'autres charmes infiniment plus puissans sur le cœur d'un jeune homme: Elle étoit riche & donnoit largement. Or il faudroit avoir l'ame bien dure pour ne pas aimer une femme généreuse; mais les jours des hommes sont comptés. Lorsque ces deux Amans

étoient au comble de leurs plaisirs, le Cavalier tomba malade & mourut en peu de temps, malgré tous les secours que les plus expérimentés Médecins purent apporter.

LA CHEMINE'E F.

Son Amante en fut extrêmement touchée, sans doute ?

LA CHEMINE'E E.

Oui, elle pleura, reprit son air composé, & retourna édifier sa Province par ses exemples. Ma chambre ne fut pas vuide longtemps, elle fut aussi-tôt habitée par une autre femme dont la profession étoit de faire des mariages.

LA CHEMINE'E F.

Voilà un plaisant métier !

LA CHEMINE'E E.

C'est un métier très-commun. Ces sortes de négociations demandent de l'adresse, & la bonne Dame n'en manquoit pas ; elle faisoit les

propoſitions, facilitoit les entrevues, & ſouvent menoit à fin l'avanture. Combien de contrats ſe ſont fabriqués ſous mon manteau! Elle avoit le talent de faire paſſer pour très-riche le plus mince Gaſcon, & donnoit du luſtre à la vertu la plus équivoque.

LA CHEMINE'E F.

L'admirable femme!

LA CHEMINE'E E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu: Elle auroit trompé toutes les expertes. Auſſi fit-elle fortune dans cette adroite profeſſion; mais elle s'aviſa d'avoir des ſcrupules, & les pouſſa ſi loin qu'elle crut devoir aller cacher dans un cloître la honte de ſa vie paſſée; c'eſt ainſi que la dévotion me fit perdre cette habile Négociatrice.

LA CHEMINE'E F.

Heureuſement votre indiffé-

rence naturelle vous empêcha de la regretter.

LA CHEMINE'E E.

Cela eſt vrai : Cependant après elle, j'eus long-tems des perſonnages très-communs ; comme des Plaideurs, des Plaideuſes, gens fort ennuyeux, ou des Provinciaux que la curioſité ſeule amenoit à Madrid ; & qui s'en retournoient chez eux ſans avoir rien vû qu'en perſpective. Mais il eſt tard, ma voiſine ; je vous ſouhaite le bon ſoir, je vous acheverai une autre fois les portraits des originaux que j'ai vû à mon Foyer.

LA CHEMINE'E F.

Adieu, ma chere voiſine, je vous ferai ſouvenir de la parole que vous me donnez.



LES

BEQUILLES

DU DIABLE BOITEUX.

MONSIEUR,

JE vous annonce une nouvelle Edition du Diable Boiteux. Malgré l'ancienne rancune que nous conſervons depuis le péché originel, contre la Gent diabolique, tout le monde aime Aſmodée ; on le lit, on le careſſe ; jamais Diable n'a été ſi fêté.

Il auroit pû paroître aux yeux de Don Cléofas sous une forme plus gracieuse, & tel que les Poëtes l'ont représenté sous le beau nom de *Cupidon*; mais ennemi du déguisement, il se montre à son libérateur dans toute sa laideur naturelle, pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un exemple de franchise peu commune: Combien d'Amans n'ont jamais eu le bonheur de voir le visage de leurs Maîtresses sans agrémens étrangers. Après tout, tel qu'il est, il ressemble mieux au Démon de la volupté, qu'avec les graces & la beauté, que l'antiquité lui donne en le nommant le Dieu d'Amour; & son manteau avec les figures ingénienses qui y son peintes, lui sied mieux que les aîles dorées, le Carquois & le Bandeau.

Au reſte, ſa difformité eſt bien compenſée par ſon bon caractere & ſon eſprit. Il s'acquitte ſcrupuleuſement de ſa parole; il rend à Don Cléofas les plus grands ſervices, & ne tient en rien de la méchanceté des habitans des enfers. Du côté de l'eſprit, il ſoutient glorieuſement la réputation de ſes confreres; il en a comme tous les Diables enſemble. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qu'il dit au ſujet de ſa diſpute avec le Démon Pillardoc : après cela, dit-il, on nous réconcilia; nous nous embraſſâmes; depuis ce temps-là nous ſommes ennemis mortels. Ce trait laiſſe à penſer, tout ce qu'on peut dire; & vous en trouverez deux cens pareils dans les peintures qu'il fait de nos défauts.

Peut-on exprimer les ridicules

des hommes avec plus de force & plus de délicateſſe ? Ses portraits ſont achevés. Quand je me repréſente ce Boiteux avec ſes *Béquilles*, je m'imagine que tous les traits piquants, mais ſenſés, qu'il lance, ſont autant de coups de *Béquilles* qu'il donne aux différens originaux qui les méritent : quoiqu'il ſemble badiner, il ne frappe jamais à faux, tous ſes coups de *Béquilles* portent.

L'Ecolier profita ſûrement plus dans une nuit avec Aſmodée, qu'il n'avoit fait dans toute ſa jeuneſſe avec tous les Docteurs d'*Alcala* : Ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale éternelle, au lieu que dans le Boiteux, il trouva un maître habile, qui dans un tableau réjouiſſant, lui faiſoit ſentir parfaitement les défauts des hommes, & le corrigeoit adroitement ſans

l'accabler de leçons ennuyeuſes.

Ainſi, je ne ſuis point ſurpris que ce Boiteux ait fait une ſi brillante fortune. Peut-on refuſer en France ſon ſuffrage à un Ouvrage qui renferme un heureux mélange de légereté, de vivacité, de politeſſe & de ſolidité, ſous un air de bagatelle. Nous ſommes prévenus contre les préceptes, nous voulons être amuſés; mais dans cet amuſement qui nous plaît ſi fort, nous demandons de la juſteſſe & de la raiſon; enfin nous ſommes des enfans raiſonnables, & le Seigneur Aſmodée s'eſt parfaitement conformé au goût de notre Nation : il faut, ſans doute, que les François ayent mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore ſon déſintéreſſement d'avoir travaillé à nous rendre ſages contre ſes propres intérêts & ceux de ſes confreres, qui

n'ont pas dû lui en ſçavoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un, Monſieur, qui ne ſoit jaloux du plaiſir que goûtoit Zambullo, ſur les obſervatoires où le plaçoit Aſmodée ? Je vole avec eux ſur la Tour de San-Salvadór, je me rend les objets préſens par mon imagination, & je ſuis enchanté. Je vois d'abord une coquette ſurannée, qui ſe couche après avoir laiſſé ſur ſa toillette ſes cheveux, ſes ſourcils & ſes dents ; un galant ſexagénaire qui ôte ſon œil & ſa mouſtache poſtiches, en attendant que ſon valet vienne le débarraſſer de ſon bras & de ſa jambe de bois pour les cacher avec le reſte ; & la ſœur aînée de ce bel Adonis, qui avec une gorge & des hanches artificielles, ſe donne un air de mineure. Je ris autant que l'Ecolier, de la ſingularité de ces trois perſonna-

ges raſſemblés ſous le même toît.

Dans une autre maiſon, j'admire le bon naturel du vieux Don Torribio, que les cris de ſa femme en couche percent juſqu'au cœur, tandis qu'un domeſtique, qui eſt la cauſe premiere des douleurs de ſa Maîtreſſe, dort d'un profond ſommeil. Je ſçais bon gré à ce Médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir ſi promptement au ſecours de ce Prélat qui a touſſé deux ou trois fois depuis une heure qu'il eſt au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent Auteur qui raſſemble dans une Epître dédicatoire toutes les vertus morales & politiques, & toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illuſtre, par lui-même & par ſes ancêtres, ſans ſçavoir à qui il dédiera ſon Ouvrage; mais bien diſpoſé à ne rien

diminuer de ſes Eloges. Il y a des Auteurs qui vivent de flatteries; mais je ſuis ſurpris du trait que le *Boiteux* ajoûte, qu'une femme de la Cour, peu ſatisfaite d'une Epître dédicatoire qui lui étoit adreſſée, ſe donna la peine d'en faire une autre qu'elle envoya à l'Auteur pour la faire imprimer.

Je regarde dans la rue avec mes Compagnons, & je plains ce pauvre Caſtillan, filant l'amour parfait ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe, qui pleure au ſon de la Guittarre de ce froid amant, l'abſence de ſon rival. Dans un bâtiment neuf, je ſuis édifié des ſaintes frayeurs d'un Contador, qui ſonge à bâtir un Monaſtere des richeſſes qu'il a amaſſées par des voyes équivoques: le bon homme eſt dans la meilleure foi du monde; une Egliſe & un Réfectoire

fondés, il va ſe croire le plus juſte de tous les hommes. Je ne ſuis pas moins charmé des tendres ſcrupules d'une femme de ſoixante ans, qui épouſe un homme de dix-ſept ans, pour goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aime. Des motifs auſſi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à Don Cléofas pluſieurs autres Originaux auſſi divertiſſans, Aſmodée, pour ne pas accabler par trop d'objets ſon imagination, lui explique le ſujet de la joye qu'il remarque dans un grand Hôtel, & lui raconte d'un bout à l'autre les amours du Comte de Belflor & de Léonor de Ceſpédes. Il faut convenir, Monſieur, que le Boiteux conte bien agréablement; ſon Hiſtoire eſt charmante, l'intri-

gue est parfaitement développée, tout y est instructif. La vertu & la foiblesse de Léonor, l'amour & l'ambition du Comte de Belflor, l'adresse de la Dame Marcelle, la fureur de Don Luis de Cespédes; enfin tous les caracteres y sont peints d'après nature : Asmodée connoissoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaisir après cette Histoire, aux observations que le Diable continue avec le même esprit. De nouveaux Originaux remplissent la scéne : Dans cet Hôtel, c'est un Marquis ignorant, qui, pour se donner un air de protecteur des gens de Lettres, loge chez lui un Compilateur. Quelques portes au-dessous de celle du Marquis, c'est une habile Négociatrice, qui pour la commodité d'un nombre

de riches veuves, tient une liste de tous les étrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la Ville; elle s'informe de leur naissance, de leur pays, de leur âge, de leur taille, de leur air, puis elle en fait le rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus; & si le cœur leur en dit, elle les abouche avec ces étrangers.

Dans une autre maison, ce sont des Dévotes alarmées, qui s'empressent pour un Inquisiteur malade. Jamais on n'a vû de scéne si comique; l'une lui fait ses bouillons, & l'autre, au chevet de son lit, a soin de lui tenir la tête chaude, & de lui couvrir la poitrine; ce sont, sans doute, les deux favorites de sa Révérence. L'anti-chambre est remplie d'autres Pénitentes, qui accourent toutes avec des remédes différens;

chacune vante le ſien au valet de l'Inquiſiteur, & lui dit à l'oreille, en lui mettant un Ducat à la main : Laurent, mon cher Laurent, fais en ſorte, je te prie que ma bouteille ait la préférence. Et pour faire ſentir à Zambullo tout le bonheur du malade, Aſmodée ajoûte, que s'il n'étoit Diable, il voudroit être Inquiſiteur.

Suivons, Monſieur, Don Cléofas ſur les Priſons où il ſe fait tranſporter. Que vous ſemble de ce Priſonnier, qui ſurpris à l'eſcalade d'un balcon, aime mieux courir les riſques de périr d'une maniere infâme comme voleur, que de commettre l'honneur de ſa Dame, en avouant ſon commerce amoureux ? Il ſera, peut-être, le premier martyr de la diſcrétion, & perſonne ne l'imitera en France. Je plains ſincerement un autre

autre innocent, ce pauvre Ecuyer accuſé injuſtement d'avoir volé un diamant; je voudrois comme Don Cléofas, qu'Aſmodée pût le délivrer; mais d'un autre côté je goûte fort les raiſons qu'apporte l'Eſprit, pour prouver que s'il étoit lui-même en priſon, il ne pourroit s'en tirer qu'en *Finançant.* A propos d'un vol, dont l'Auteur eſt en priſon, il donne encore à la Juſtice *un coup de Béquille*, au moins auſſi rude. Zambullo lui demande ſi l'on a rendu les écus retrouvés : Oh que non, répond Aſmodée, ce ſont des pieces, qui prouvent le vol, la Juſtice ne s'en déſaiſira pas. Il eſt vrai qu'il n'épargne pas plus le ſaint Office, excepté qu'il en parle à voix baſſe.

Au triſte ſpectacle des priſons, je vois ſuccéder des objets plus plaiſans. J'admire la religion d'un

Usurier, du Seigneur Sanguisuela, qui prend en conscience six cens soixante ducats, pour l'intérêt de trois cens quarante qu'il prête, & qui par scrupule ne veut point les compter avant que d'avoir entendu fort dévotement la Messe & le Sermon. Je partage la confusion de cette dormeuse, qui prenant son amant pour son valet, le prie de ne pas recommencer, & je suis charmé du sens froid avec lequel cet amant dit en se retirant à l'heureux valet : Ambroise, n'entrez pas, votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

Je change de place avec le Boiteux, je le suis sur la maison où sont enfermés les foux. Combien de genres différens de folie ! & que les causes en sont singulieres ! La tête a tourné à ce nouvelliste Castillan, pour avoir vû dans les Gazettes

que vingt-cinq Eſpagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce maître d'école eſt devenu fou en cherchant le *Paulo-poſt futurum* d'un verbe grec. Et Don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dotte de ſa femme. Il y a auſſi des femmes dans cet Hôtel de la folie : entr'autres, l'épouſe ſuperbe d'un Corrégidor, à qui la rage d'avoir été appellée Bourgeoiſe par une femme de qualité, a fait perdre la raiſon. Et la femme d'un Tréſorier du Conſeil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer ſon carroſſe pour laiſſer paſſer celui d'une Ducheſſe.

Aſmodée montre auſſi à ſon compagnon dans un quartier voiſin, un grand nombre de foux, qui métiteroient bien d'être enfermés. La femme, par exemple, d'un Ar-

chitecte qui fait des Legs à des gens de qualité, à cause de leurs grands noms, & qui n'ose rien laisser à un homme qui lui a rendu de grands services, de peur de deshonorer son Testament, par le nom d'un Roturier. J'aime sur-tout ce Cavalier de soixante ans, qui, en racontant à une jeune Dame les bonnes fortunes de sa jeunesse, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois. Et ce bon Chanoine qui achete sans cesse des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'esprit de faire admirer son inventaire après sa mort. Jugez, Monsieur, des autres Foux par ceux-là.

Asmodée étend ses observations jusques sur les morts : Il porte son Compagnon sur une Eglise remplie de Mausolées, & lui dévoile ce qu'ils contiennent ; quelque fois

il lui fait en deux mots le portrait d'un mort, & lui apprend comment il eſt ſorti de ce monde. Ce Tombeau-ci, lui dit-il, récele les reſtes d'un Officier général, qui comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiſte dans ſa maiſon. Dans celui-là, repoſe un Courtiſan, qui ne s'eſt jamais fatigué qu'à faire ſa cour. Un peu plus loin, ce Mauſolée plus modeſte, renferme le biſarre aſſemblage d'un vieux Doyen du Conſeil des Indes, & de ſa jeune femme. Il étoit prêt à ſigner la ruine de deux enfans qu'il avoit d'un premier lit, lorſqu'une apoplexie l'emporta, & ſa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le Boiteux par ſa puiſſance, fait même voir des ombres à Zam-

bullo, entr'autres celle de trois fameuſes Comédiennes, dont la fin eſt aſſez plaiſante : l'une avoit trouvé la mort dans la bonne chere, l'autre avoit crevé ſubitement de dépit, au début d'une nouvelle Actrice applaudie par le Parterre, & la troiſiéme étoit morte d'une fauſſe couche derriere le théâtre en venant de joüer ſur la ſcéne le rôle d'une Veſtale. Je doute fort que les Médecins approuvaſſent les peintures qu'Aſmodée fait enſuite remarquer à l'Ecolier ſur les aîles de la mort qu'il lui rend viſible. Il faut avoir une imagination diabolique pour y voir de jeunes Médecins qui ſe font recevoir Docteurs en préſence de la Mort qui leur donne le bonnet. Je ne conſeillerois pas à des hommes malades de parler de la Médecine avec tant d'irrévérence.

Admirez, Monſieur, l'adreſſe d'Aſmodée pour effacer de l'eſprit de l'Ecolier les triſtes images des Tombeaux & de la Mort; il fait venir une Hiſtoire dont la force de l'amitié fait le ſujet; elle eſt auſſibien écrite que les amours du Comte de Belflor : cependant à cauſe du tragique qu'elle contient, je ſuis bien aiſe de la voir ſuivie du Chapitre des Songes. Le Boiteux les explique d'une maniere qui approche ſouvent de la vérité : Par exemple, ceux d'un Procureur & de ſa femme, n'en ſont pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'Hôpital viſiter & aſſiſter de ſes propres deniers un de ſes Clients qu'il a ruiné. Et la Procureuſe ſonge que ſon mari chaſſe un grand Clerc, dont il eſt devenu jaloux. Et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter eſt devenu amoureux

d'elle, & qu'il ſe met à ſon ſervice ſous la forme d'un grand Page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve ſi extravagant.

Je finis, Monſieur, je ne vous dirai rien des obſervations que continue Aſmodée ſur les mouvemens de Madrid & ſur les Captifs rachetés. C'eſt toujours Aſmodée qui parle, & qui peint avec le même eſprit & la même ſolidité. Le tableau eſt achevé comme il avoit été commencé, & les Lecteurs judicieux y trouveront juſqu'à la fin *des coups de Béquilles*, dont ils feront bien de profiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

UNE

UNE JOURNÉE DES PARQUES,

SONGE.

Par M. LE SAGE, *Auteur du Diable Boiteux.*

AVANT-PROPOS.

UN après soupé, je m'amusai à lire les Remarques de Monsieur Dacier sur les Odes d'Horace, & je lus sur-tout avec attention un endroit où ce sçavant Commentateur parle ainsi des Parques. „ Suivant l'opinion des „ Anciens, Clotho, Lachesis & „ Atropos étoient trois sœurs, „ filles de Jupiter & de Thémis. „ Hesiode les fait filles de la Nuit, „ & Platon de la Nécessité. „ Clotho tient la quenouille & tire „ le fil, Lachesis tourne le fuseau, „ & Atropos coupe. Elles sont „ maîtresses de la vie des Hom- „ mes, depuis qu'ils sont nés jus- „ qu'à ce qu'ils meurent : Elles „ n'épargnent personne, & le fil

„ tranché par Atropos eſt l'heure
„ fatale de la mort.

Dans un autre endroit Monſieur Dacier dit : „ Les Parques ſe „ ſervoient de deux ſortes de lai- „ nes, de blanche & de noire. „ Elles employoient la blanche „ pour filer une vie longue & heu- „ reuſe ; & l'autre pour filer des „ jours malheureux & de peu de „ durée : Ou plutôt (ajoûte-t-il) „ elles filoient des laines qu'elles „ tiroient des paniers qui étoient à „ leurs pieds, & dans leſquels il y „ avoit des fuſées noires & des fu- „ ſées blanches. Elles mêloient ces „ laines en filant, lorſque la vie des „ Hommes étoit mêlée ; c'eſt-à- „ dire, que pour marquer un mal- „ heur qui devoit arriver, elles pre- „ noient la laine noire, qu'elles „ quittoient pour ſe ſervir de la „ blanche lorſque ce malheur de-

„ voit finir. Enfin quand un Mor-
„ tel touchoit à ſon dernier mo-
„ ment, & qu'Atropos ſe préparoit
„ à donner le coup de ciſeau, le fil
„ devenoit tout noir.

En liſant ce que je viens de rapporter, je m'arrêtois de moment en moment, & tâchois de me faire une image du travail des Parques; mais la confuſion des idées qui s'offroient là-deſſus à mon eſprit, m'aſſoupit peu-à-peu, & donna, la nuit, occaſion à un Songe fort ſingulier. Je rêvai que j'étois au haut des Cieux, dans une ſalle qui reſſembloit au magaſin d'un Marchand de draps: j'y voyois, tout-autour, des rayons ſur leſquels il y avoit une infinité de paquets de filaſſe & d'écheveaux de fils, & au bas une grande quantité de vaſes de différentes grandeurs, & qui me paroiſſoient d'une matiere tranſparente,

& ſemblable à celle de ces boules de ſavon que les enfans font pour s'amuſer. La ſalle étoit vaſte & bien éclairée ; les étoiles du Firmament lui ſervoient de platfond.

Tandis que je regardois de tous mes yeux cette ſalle céleſte, les trois Parques y parurent ſubitement, ſans que je viſſe par où elles y étoient entrées. Elles avoient la forme de trois petites Vieilles, ſéches & laides à faire peur Elles ne firent pas ſemblant de m'appercevoir, & commencerent à s'entretenir ſans prendre garde à moi, qui entendis leur converſation.

A mon réveil, trouvant mon Songe aſſez plaiſant, j'entrepris de l'écrire pendant que les images en étoient récentes. Voici à peu près quel fut l'entretien des Parques.



UNE JOURNÉE DES PARQUES,

DIVISÉE EN DEUX SÉANCES.

SÉANCE PREMIÉRE.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

LACHESIS.



Ola ! Filles de Jupiter & de Thémis, Atropos, Clotho, venez, mes Sœurs ; mettons-nous à l'ouvrage : il eſt temps, ce me ſemble, de commencer la journée.

CLOTHO.

Oh, pour cela oui ! Le nectar que nous venons de boire à la table des Immortels, nous a un peu amuſées ; mais nous en reprendrons notre travail avec plus d'ardeur.

LACHESIS.

Vous avez raiſon. Ça, Clotho, préparez la quenouille ; mes doigts ne demandent qu'à tourner le fuſeau. Filons, filons.

ATROPOS.

Coupons ; coupons. Vulcain m'a fait un ciſeau neuf. Je veux l'eſſayer : voyons qui en aura l'étrenne.

CLOTHO.

Faiſons d'abord deſcendre aux Royaumes Sombres quelques milliers d'hommes ; nous filerons & réglerons enſuite les deſtinées des humains qui naîtront aujourd'hui.

LACHESIS.

C'eſt bien dit. Que nous allons paſſer agréablement la journée !

CLOTHO *à Atropos, en lui préſentant un paquet de fils.*

Tenez, Atropos, je ne puis offrir un plus beau coup d'eſſai à votre ciſeau, qu'en lui donnant à couper une partie de ce gros paquet de fils. Ce ſont les vies de deux cens mille combattans qui vont en découdre ſur les frontieres de Perſe.

ATROPOS.

Que j'en vais coucher par terre !

(Elle coupe.)

En voilà pour le moins trente mille à bas.

CLOTHO.

Laiſſons vivre le reſte, juſqu'à ce qu'il nous prenne envie d'en faire un nouveau carnage. Il faut avouer que depuis quelques années

nous avons envoyé bien des Turcs & des Perſans aux Enfers.

ATROPOS.

Nous n'avons pas moins expédié de Maures, tant blancs que noirs. Quel plaiſir pour nous d'avoir une autorité deſpotique ſur tous les mortels, & de faire ſentir, quand il nous plaît, à ces petites créatures, qu'il dépend de nous d'abréger ou de prolonger leurs jours! Allons, mes Sœurs, ſecondez-moi; je ſuis en train de faire de la beſogne. Je vous crois toutes deux dans la même diſpoſition.

LACHESIS.

Vous auriez tort d'en douter.

ATROPOS.

Que de gens vont paſſer le pas après ces Mahométans!

CLOTHO *apportant un autre paquet de fils.*

Autre paquet de Guerriers que

je vous livre. Ce ſont deux autres Armées qui s'obſervent ſur les bords du Pô avec une vigilance infatigable, qu'une égale fureur anime, & qui brûlent d'impatience d'en venir aux mains.

LACHESIS.

Il faut qu'elles ſe ſatisfaſſent.

ATROPOS *coupant.*

J'en vais exterminer un grand nombre de part & d'autre.

CLOTHO.

Vous venez d'abattre bien des François & des Piémontois.

ATROPOS.

Et encore plus d'Allemands.

LACHESIS *préſentant deux écheveaux.*

On aſſiége en Allemagne une Place importante. Outre une nombreuſe garniſon qui la défend, le Rhin pour la rendre inacceſſible enfle ſes eaux, & par des débor-

demens affreux ſemble vouloir noyer les Aſſiégeans; mais plus ceux-ci trouvent d'obſtacles, plus ils s'opiniâtrent à les ſurmonter. Ils vont attaquer l'Ouvrage-à-Corne, & les Aſſiégés ſe préparent à les repouſſer.

ATROPOS *coupant une partie des deux écheveaux.*

Détruiſons plus d'Aſſiégeans, que d'Aſſiégés; mais cela n'empêchera pas que la Place ne ſe rende au premier jour. C'eſt un de nos Arrêts.

LACHESIS.

Oui; mais ajoutons, s'il vous plaît, que les Aſſiégeans perdront une Tête, dont la perte ſera plus grande pour eux, que celle de la Ville pour les Aſſiégés.

CLOTHO *montrant un autre écheveau.*

Tranchez cet écheveau, vous

ferez périr d'un ſeul coup cent cinquante tant Matelots que Soldats & Paſſagers, qui ſont dans un vaiſſeau Vénitien ſur la mer Adriatique. Une horrible tempête vient de s'élever. Les vents qui ſifflent, & les flots qui mugiſſent, font trembler les rivages voiſins. Le bâtiment eſt déja démâté, fracaſſé; il va couler à fond, ſi nous n'en ordonnons autrement.

ATROPOS.

Qu'il s'abîme; qu'il s'abîme. Auſſi-bien les hommes qu'il porte ne ſont bons qu'à noyer.

LACHESIS.

Je demande grace pour un jeune Bel-eſprit François qui ſe trouve parmi les Paſſagers; qu'il ſe ſauve ſur une planche, & gagne les côtes d'Albanie.

CLOTHO.

Soit.

ATROPOS.

Hé bien, il se sauvera, puisque vous le souhaitez ; il ira se faire circoncire à Constantinople, où six mois après il sera empalé pour avoir parlé avec irrévérence du grand Prophéte des Musulmans.

LACHESIS.

Je n'ai voulu le sauver du naufrage, que pour le faire traiter ainsi par les Turcs.

CLOTHO.

Puisque vous êtes si bien intentionnée pour ce Bel-esprit, qu'il échappe donc à la fureur des eaux, & que tous les autres deviennent la pâture du poisson. Nous régalons si souvent de semblables mets les habitans aquatiques, que je ne sçai si les hommes mangent plus de poissons, que les poissons ne mangent d'hommes.

ATROPOS *coupant tout l'écheveau à un fil près.*

Les Monſtres marins vont faire bonne chere.

LACHESIS *apportant un autre écheveau.*

Nouveau paquet de fils à couper. Un effroyable tremblement de terre ſe fait ſentir dans ce moment dans une Ville d'Italie; toutes les maiſons s'ébranlent, & la terre s'ouvre pour les engloutir avec les malheureux mortels qui les habitent. Combien-ferons-nous périr de Citoyens.

CLOTHO.

Deux mille ſeulement. Quelque plaiſir que nous prenions à maſſacrer les hommes, nous devons mettre des bornes à notre fureur; autrement le genre humain finiroit bien-tôt.

ATROPOS.

Vous ne penſez pas à ce que vous dites Clotho. Quand nous donnerions aujourd'hui la mort à deux cens mille perſonnes, ce ne ſeroit pas une nuit de Londres, de Paris & de PÉKIN.

LACHESIS.

Atropos dit la vérité. Exerçons hardiment la puiſſance que nous avons ſur les humains. Malgré la vaſte étendue des mers & les eſpaces immenſes de terre qui ſéparent les Peuples, nous allons des uns aux autres en un clin-d'œil. En un mot nous avons l'Univers ſous nos yeux; nous voyons tout ce qui s'y paſſe. Immolons ſans miſéricorde ceux que nous voudrons ôter du monde.

CLOTHO *apportant un gros paquet de fils.*

Voici les fils des habitans de la ville

ville de Mexique, où régne une maladie contagieuse. Nous retranchâmes hier du nombre des vivans mille de ces malheureux; faisons-en mourir aujourd'hui quinze cens, non compris quelques Espagnols, qui par nécessité ont épousé des Mexicaines, & qui aiment mieux vivre misérablement dans la nouvelle Espagne, que de s'en retourner dans l'ancienne sans avoir fait fortune.

ATROPOS *coupant une partie des fils.*

Que ces Espagnols sont glorieux !

LACHESIS *présentant un nouvel écheveau.*

Ce petit écheveau contient les fils de cinquante Indiens du Pérou, qui se sont assemblés sur une montagne haute & pointue, pour y célébrer la mémoire de leur Inca

le bon Atabalippa. Ne nous opposons point à leur courageuse résolution. Ils ont pour témoins de l'action immortelle qu'ils vont faire, plus de dix mille spectateurs qui sont accourus là pour les voir & les admirer. Ces cinquante victimes ont déja chanté des vers à la loüange de leur cher Inca : ils ont fait entendre les tristes sons de leurs flutes. Les voilà qui tombent dans une humeur noire : ils vont se dévouer à la mort, & se précipiter de haut en bas pour aller dans l'autre monde rendre service à leur Prince.

ATROPOS *après avoir coupé l'écheveau.*

Ces Indiens du Pérou sont de bonnes gens; en vérité ils méritoient bien que les Espagnols en faisant la conquête de leur pays, les traitassent un peu plus humai-

nement qu'ils n'ont fait.

CLOTHO *donnant un petit paquet de fils.*

Jupiter va lancer ſa foudre auprès de Saint Domingue ſur le vaiſſeau d'un Corſaire Anglois. Tout l'équipage, par des actions impies & barbares, s'eſt attiré la colere des Dieux. Le tonnerre tombe en cet inſtant ſur l'endroit du navire où ſont les poudres. Le bâtiment ſaute en l'air avec tous les hommes qui ſont deſſus.

ATROPOS *coupant.*

Qu'ils aillent joindre Ajax dans les Enfers.

LACHESIS *préſentant un écheveau.*

Vous voyez ſoixante-quinze Religieux Mendians, aſſemblés dans un Chapitre général qui ſe tient actuellement dans un coin de la Baſſe-Bretagne. Ceux qui ſont

nobles d'origine, disent que les premieres dignités de leur Ordre appartiennent de droit aux Moines Gentilshommes. Les roturiers prétendent y avoir part, & proposent qu'on rende les dignités alternatives. C'est la querelle des Patriciens & des Plébéyens. Les Révérends Peres de part & d'autre s'échauffent là-dessus, & vont finir leurs débats à coups de bâton. Ils tirent de dessous leurs robes des gourdins dont ils sont armés, & les voilà qui s'assomment. Combien souhaitez-vous qu'il en demeure sur le carreau ?

CLOTHO.

Quinze : sçavoir, dix simples Religieux, trois Gardiens, un Provincial & un Définiteur.

ATROPOS *après avoir coupé.*

L'affaire en est faite ; il y a quinze morts & vingt blessés.

LACHESIS.

Ce n'eſt pas trop pour un combat capitulaire de Moines Bas-Bretons.

CLOTHO *tenant pluſieurs fils.*

Nouvelle opération pour nous.

ATROPOS.

De qui ſont ces fils que vous tenez ?

CLOTHO.

De quatre Allemands qui ſont la débauche à Strasbourg avec deux Comédiennes Françoiſes ; depuis vingt-quatre heures qu'ils ſont à table, ils ont bû deux cens bouteilles de vin; ils ne peuvent plus ſe ſoutenir ſur leurs chaiſes. Les ferons-nous crever tous.

LACHESIS.

Non pas, s'il vous plaît; paſſe pour les hommes. A l'égard des femmes, qu'elles n'en ſoient pas même incommodées; car elles doi-

vent recommencer demain ſur nouveaux frais, avec deux Officiers de la garniſon qui leur donnent à ſouper : je ſuis bien-aiſe que cette partie ſe faſſe. Vous ſouvient-il, mes Sœurs, que nous avons filé à ces deux Demoiſelles des jours bien agréables ?

ATROPOS.

Oh qu'oui, je m'en ſouviens.

CLOTHO.

Et moi pareillement : A telles enſeignes que nous avons décidé qu'elles iront toutes deux à Paris, où elles feront différemment leur fortune. L'une abandonnera ſa profeſſion pour ſe rendre eſclave d'un riche galant, qui la traitant à la Turque, la tiendra priſonniere dans un appartement magnifique, où elle ne verra que ſon Géolier & ſes Guichetiers.

LACHESIS.

Effectivement, tel a été notre Décret.

ATROPOS.

J'ai oublié ce que nous avons ordonné de sa Compagne.

CLOTHO.

Sa Compagne, plus heureuse, jouira d'une entiere liberté, brillera sur la Scéne, se nippera suivant le goût de quelques Seigneurs généreux, & amassera beaucoup d'especes. Mais une vie si délicieuse ne sera pas de longue durée. Cette Actrice à la fleur de son âge disparoîtra subitement. Nous la déroberons d'un coup de ciseau aux applaudissemens du Public; & malgré tout son bien, ses funérailles seront aussi modestes, que celles d'une de ses pareilles seront superbes presque dans le même temps, chez un Peuple voisin.

LACHESIS.

Ce Peuple-là fait trop d'honneur au talent dramatique ; & les François n'en font point aſſez. Les génies des Nations ſont différens, comme vous voyez.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Cette petite botte de fils Pariſiens va nous amuſer quelques momens.

ATROPOS.

Que vous me faites de plaiſir, ma chere Clotho, en m'apportant ces fils ! Je ſuis charmée quand j'expédie des habitans de Paris.

LACHESIS.

Et c'eſt ce qui vous arrive tous les jours.

CLOTHO.

Je vous livre d'abord ce Philoſophe chimiſte, qui ſe voyant parvenu à ſon quatorziéme luſtre, a rompu tout commerce avec ſes amis,

amis, & s'est renfermé dans son laboratoire pour n'en plus sortir. Il ne veut plus voir personne qu'une Gouvernante qui a soin de lui depuis trente ans. Il s'ennuye, dit-il, de vivre; & quoiqu'il se porte à merveille, il se tient toujours au lit comme un malade qui se croit près de sa fin.

LACHESIS.

Ce pauvre Philosophe s'est brûlé le cerveau en faisant ses opérations chimiques.

ATROPOS *coupant le fil.*

Puisque la vie n'est plus qu'un fardeau pour lui, je veux bien par pitié l'en délivrer.

CLOTHO *tirant un autre fil de l'écheveau.*

Tandis que vous êtes si pitoyable, tirez de peine ce malheureux Bourgeois, qui s'étant toujours

trouvé dans l'indigence, a depuis peu enterré ſon frere, qui lui a laiſſé deux cens mille francs en bonnes eſpeces. Peu s'en eſt fallu que la joye de recueillir une ſi riche ſucceſſion ne lui ait troublé l'eſprit; & il ſeroit moins à plaindre qu'il n'eſt, ſi ce malheur lui étoit arrivé.

LACHESIS.

D'où vient donc?

CLOTHO.

C'eſt qu'il ne ſçait ce qu'il doit faire de ſon argent. La crainte de le mal placer l'agite ſans ceſſe. Il n'a pas un moment de repos. Rien ne lui paroît ſûr : il ſe défie de tout. C'eſt un garçon bien embarraſſé.

ATROPOS *coupant.*

Je vais par charité mettre fin à ſon embarras.

CLOTHO *souriant & tirant un fil du même écheveau.*

Quelle bonté ! Il faut que je vous fournisse encore une occasion de faire une action charitable.

ATROPOS.

Je ne la laisserai point échapper.

CLOTHO.

C'est trop laisser languir ce bon Chanoine octogénaire, qui sans compter l'asthme qui l'étouffe, a une anchilose au genouil droit, & une sciatique à la cuisse gauche. Guérissons-le radicalement de tous ses maux ; aussi bien n'est-il plus d'aucune utilité sur la terre. Il y a pour le moins dix ans que nous aurions dû faire vaquer sa Prébende.

LACHESIS.

Véritablement, on voit comme cela dans le monde d'antiques figures dont on n'a pas tort de nous

reprocher la trop longue exiſtence. C'eſt un défaut d'attention dont nous devons nous corriger.

ATROPOS.

Corrigons-nous-en donc ; ne faiſons point de quartier à la décrépitude.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Faites donc main baſſe ſur ce vieux Profeſſeur de l'Univerſité, qui depuis plus de ſoixante ans ne fait point nettoyer ſes habits de peur de les uſer. C'eſt un pédant entêté des Anciens. Il eſt tombé malade ; & comme il croit qu'il ne reviendra pas de ſa maladie, il diſoit ce matin à un de ſes amis : Ce qui me conſole en mourant, c'eſt de n'avoir jamais lû aucun Auteur moderne.

LACHESIS *riant.*

La plaiſante conſolation !

ATROPOS *coupant.*

Qu'il meure donc content, ce fidele partisan de l'antiquité.

CLOTHO *présentant trois fils à la fois.*

Voici encore trois Mortels qui sont cause qu'on crie après nous tous les jours, & que nous semblons en effet avoir entierement mis en oubli. Ce sont trois vieillards qui ne sçauroient plus s'acquitter de leurs foctions ordinaires : Un Avocat qui ne peut plus employer son éloquence à soutenir l'injustice ; un Médecin célébre qui ne tue plus de malades ; & un bon Pere Capucin, qui ne peut plus sortir de son Couvent pour aller dîner en ville.

LACHESIS.

Faisons promptement disparoître ces vénérables personnages.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

C'eſt leur faire plaiſir, que d'abreger une vie ſi triſte.

CLOTHO *montrant un autre fil.*

Ce fil délié attend de nous la même grace : c'eſt le tiſſu des jours d'une belle & vertueuſe Comteſſe, fort avancée dans ſa carriere. Nous lui avons filé une vie longue & ſans traverſes ; mais la bonne Dame eſt une dévote qui s'aime & qui vieillit de mauvaiſe grace. Au lieu de laiſſer tranquillement ſes charmes tomber en ruine, elle en pleure tous les matins la perte à ſa toilette en ſe regardant dans ſon miroir. Je ſuis d'avis que nous terminions le cours de ſa vie, pour prévenir le déſeſpoir où elle ſeroit bien-tôt de ſe voir décrépite.

ATROPOS *coupant.*

J'y conſens ; épargnons-lui ce chagrin.

LACHESIS.

J'opine auſſi pour qu'on lui rende ce ſervice. Il faut avouer qu'il y a des momens où nous ſommes tout-à-fait obligeantes.

CLOTHO *préſentant deux fils.*

Ces deux fils feminins méritent auſſi un coup de ciſeau. Ce ſont deux vieilles extravagantes; l'une eſt veuve & l'autre fille. La premiere a fait la folie de ſe dépouiller de tous ſes biens pour établir avantageuſement ſes enfans, qui par reconnoiſſance la laiſſent manquer de tout. La derniere, née tendre & généreuſe ſe trouve ſans biens & ſans adorateurs, après avoir pendant cinquante ans ſoudoyé des Cadets.

LACHESIS *d'un air railleur.*

Je plains ces deux pauvres Créatures.

Atropos *coupant les deux fils.*

Cessez de les plaindre, elles ne vivent plus.

Clotho *donnant un autre fil.*

Donnez promptement un Passeport pour les Enfers à ce vieux gouteux de Banquier en Cour de Rome : vous comblerez par-là les vœux de sa jeune épouse, qui brûle d'impatience de se voir en état de faire remplir sa place par un gros Chantre dont elle apprend la musique.

Atropos *coupant.*

Il faut la satisfaire ; mais je crois qu'elle auroit un peu moins d'empressement à convoler en secondes nôces, si elle sçavoit que son Maître à chanter doit changer de notte, dès qu'il sera devenu son mari.

Lachesis *apportant un fil.*

Purgeons la terre de ce vieux Prêtre qui a passé les deux tiers

de ſa vie dans la pauvreté, & qui poſſéde à préſent vingt bonnes mille livres de rente en Bénéfices, qu'il doit moins à ſa vertu qu'à l'eſprit intriguant dont nous l'avons doué le jour de ſa naiſſance. Bien-loin de faire part de ſes richeſſes aux pauvres, il ſe plaît à théſauriſer. Il eſt ſi attaché à ſes louis d'or, qu'il ſe fait un plaiſir de les compter tous les ſoirs, & de les baiſer l'un après l'autre en les remettant dans ſon coffre. Enfin il ne vit plus, comme autrefois, du produit de ſes Meſſes; & il eſt ſi las d'en avoir dit, qu'il ne veut plus même en entendre.

ATROPOS *coupant.*

Voilà qui eſt fini; il ne baiſera plus ſes louis d'or, qui vont être partagés entre deux ou trois héritiers, que par avarice & par orgueil il n'a pas voulu voir pendant ſa vie.

Clotho *va prendre un nouveau fil qu'elle apporte.*

Parmi les vieillards qui vivent encore par notre négligence, j'en apperçois un qui s'attire ma compaſſion. C'eſt un Religieux que ſes Confreres tiennent depuis plus de trente années enfermé dans un cachot noir, où ils le nourriſſent ſi ſobrement qu'il n'a plus que la peau & les os.

LACHESIS.

Une pénitence ſi rude ſuppoſe ’il a commis quelque grand ume.

CLOTHO.

Quelque grande que ſoit ſa faute, il l'a bien expiée par les maux qu'il a ſoufferts. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'il s'efforce en vain tous les jours de fléchir ſa Communauté par des prieres & par des larmes. Il n'implore plus

que notre ſecours : faiſons voir que nous avons moins de dureté que des Moines.

ATROPOS *coupe le fil.*

Prêtons-lui donc notre aſſiſtance.

LACHESIS *préſentant un autre fil.*

Payons en même temps les dettes d'un vieil Evêque obſédé, tourmenté, perſécuté par une foule importune de créanciers. Comme ſa Grandeur n'a point d'autres revenus que ceux de ſon Evêché, qui ne lui rapporte que cinquante mille livres par an, elle a été obligée d'emprunter de toutes parts pour mieux ſoutenir la dignité de Prince de l'Egliſe. On veut aujourd'hui qu'il faſſe à ſes créanciers des délégations qui le réduiroient à vivre bourgeoiſement.

ATROPOS.

Bourgeoiſement! Ah quel affront on veut faire à un Prélat ! il faut le lui épargner. Envoyons Monſeigneur dans les Champs qu'habitent les Ombres heureuſes.

(Elle coupe le fil.)

CLOTHO.

Bon; qu'il aille dans ce charmant ſéjour, pourvû que Meſſieurs les Juges ne lui faſſent pas prendre la route du Tartare pour venger ſes créanciers.

LACHESIS *apportant un nouveau fil.*

Il me vient une maligne envie que je veux ſatisfaire. Un vieux & riche Bourgeois a pour héritiers deux enfans mâles. Il a revêtu l'aîné, dont il eſt idolâtre, d'une Charge fort honorable ; & pour faire tomber ſur lui tout ſon bien, il a forcé ſon ſecond fils, qu'il

n'aime point, à ſe jetter dans un Couvent. Ce cadet, pour obéir à ſon pere, a pris le froc ſans vocation; & après avoir fait des vœux qui le lient, il vient d'apoſtaſier. Pour punir le vieillard d'avoir fait un mauvais Moine, tranchons les jours de ſon fils aîné, qui n'a point d'enfans.

ATROPOS *coupant.*

Cela n'eſt pas mal imaginé : c'eſt en effet le moyen de mortifier le pere; il aura le chagrin d'avoir, pour enrichir un de ſes fils, cauſé inutilement le malheur de l'autre.

LACHESIS.

Et de penſer que ſes collatéraux, qu'il hait & ne voit point, vont devenir ſes héritiers.

Lacheſis & Clotho prennent chacune pluſieurs fils qu'Atropos coupe à meſure qu'ils lui ſont préſentés.

CLOTHO.

J'ai auſſi mes fantaiſies, moi.

ATROPOS.

Qui vous empêche de les contenter?

CLOTHO *préſentant trois fils à la fois.*

Point de miſéricorde pour ces trois fils retorts que j'abandonne à votre ciſeau. Ce ſont deux Normands, & une Avanturiere de Gaſcogne : ils ont quitté leurs Pays pour aller chercher fortune à la bonne Ville de Paris, mere nourrice des cadets de ces deux Nations. Un de ces Normands, après avoir pris la livrée d'un Fermier Général, & paſſé par les emplois qui y ſont attachés, eſt devenu le Seigneur du Village où il eſt né. L'autre qui a fait ſes études dans la Ville de Caën, a mis ſon latin à profit en ſe gliſſant chez un gros

Collateur, dont il a trouvé le moyen de gagner l'amitié, & d'attraper deux Bénéfices considérables. Et la Gasconne, aussi prudente que jolie, s'est fait un petit fonds de cinquante mille écus des deniers des trois Etats.

ATROPOS *tranchant les trois fils.*

Puisque vous le voulez, le Seigneur de Village, l'Avanturiere & le Bénéficier vont se rendre dans un instant à la redoutable Prairie, * où Æacus les attend pour les interroger. Je crois que

* Platon dans le *Gorgias*, dit qu'Æacus & Rhadamante rendoient leurs Arrêts dans une Prairie où il y avoit deux routes, qui conduisoient, l'une au Tartare, & l'autre aux Champs Elisées : Que la jurisdiction d'Æacus s'étendoit sur l'Europe, celle de Rhadamante sur l'Asie; & quand il se trouvoit des difficultés que ces deux Juges ne pouvoient résoudre, qu'ils avoient recours à Minos, qui le sceptre d'or à la main se

ce Juge n'aura pas besoin de Minos pour sçavoir s'il doit les condamner à prendre le chemin du Tartare.

LACHESIS *donnant un fil à couper.*

Délivrons le genre humain de cet Abbé prodigue, qui ne peut vivre avec soixante mille livres de rente, qui s'endette de tous côtés, qui friponne le tiers & le quart, & qu'enfin la nécessité d'avoir de l'argent rend capable de tout. Sa bourse, comme le tonneau des Danaïdes, se vuide si-tôt qu'elle est remplie. Si tous les Rois de la terre lui vouloient envoyer leurs revenus, il viendroit à bout de les dépenser.

tenoit assis, & prononçoit souverainement.
Du temps de Platon, la Terre n'étoit divisée qu'en deux parties.

ATROPOS *se hâtant de couper.*

Ah quel bourreau d'argent ! Il ne mérite pas de voir le jour.

CLOTHO *présentant un nouveau fil.*

Point de pardon pour ce Plaideur extravagant. Sa Partie est une femme qui a été sa Maîtresse pendant vingt années pour le moins ; il l'a depuis peu épousée, & il plaide en séparation.

ATROPOS *coupant.*

Quel fou !

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Finissons les divisions qui regnent dans la famille d'un Marchand injuste & capricieux ; quoiqu'il ait soixante-quinze ans passés, il ne veut pas que ses deux fils se mêlent de ses affaires, qu'ils

conduiroient pourtant bien mieux que lui.

ATROPOS *tranchant le fil du pere.*

Je vais mettre d'accord le Pere & les Enfans.

CLOTHO *offrant un autre fil.*

Coupez ce fil. C'eſt celui d'un Ecclésiaſtique des plus patelins qu'il y ait dans les Séminaires : l'hypocrite a ſi bien fait, qu'on l'a nommé à une Abbaye conſidérable. Il a déja envoyé ſon argent à Rome pour payer ſes Bulles : elles ſont en chemin ; faiſons diſparoître Monſieur l'Abbé avant qu'elles arrivent.

ATROPOS *tranchant le fil.*

Il n'aura pas le plaiſir de les voir.

LACHESIS *donnant un autre fil, & riant.*

Un gros cochon d'homme gourmand rêve qu'il eſt à table, & ſe réveille en ſurſaut; il ſonne une clochette pour appeller ſon Cuiſinier, & lui ordonner de lui préparer pour ſon dîner les mets qu'il vient de voir en dormant. Ayons la malice de priver ce gourmand du plaiſir de faire ce repas.

ATROPOS *coupant.*

Vous voilà ſatisfaite.

CLOTHO *apportant un écheveau.*

Ces fils ſont ceux de vingt voleurs, & d'autres pareils honnêtes gens qui ſortes des priſons de Londres, pour aller ſubir le châtiment auquel ils ont été condamnés par la Juſtice. L'étonnante Nation! ces criminels ſe rendent d'un air tranquille au lieu de leur ſupplice.

ATROPOS *coupant l'écheveau.*

Oh ! les Anglois ſont des hommes bien réſolus ; ils quittent pour la plûpart ſans regret la vie, & ne craignent pas la maiſon de Pluton ; ſoit qu'ils croyent qu'il n'y en a point, ſoit que perſuadés qu'il faut tôt ou tard ceſſer de vivre, il leur ſoit indifférent de mourrir aujourd'hui ou demain.

LACHESIS.

Attendez, mes cheres Sœurs, je fais une réflexion. Nous ſommes trop bonnes aujourd'hui ; nous ne détruiſons que des ſujets inſenſés, inutiles, ou incommodes dans la ſociété civile. A quoi penſons-nous donc ? Eſt-ce ainſi que les Parques, qui ne ſont pas moins cruelles que les Euménides, doivent s'occuper ? On diroit, à voir

le choix que nous faiſons de nos victimes, que nous cherchons à paroître équitables aux yeux des hommes. Il ſemble que nous ayions peur qu'ils ne déſapprouvent nos actions ; comme ſi nous nous mettions en peine de leurs plaintes & de leurs murmures.

CLOTHO.

Le reproche eſt juſte. Nous faiſons des deſtinées une eſpece de Chambre de Juſtice : nous n'y ſongeons pas effectivement. Frappons des coups moins meſurés. Baignons-nous dans le ſang humain. Que l'on nous reconnoiſſe à la malice & à la barbarie de nos opérations.

ATROPOS.

Ces ſentimens me charment. Apportez-moi, mes Mignones, les fils des mortels les plus reſpectés ſur la terre, & ſoyons in-

ſenſibles à la douleur que nous allons cauſer.

LACHESIS.

Vous pouvez compter ſur notre fermeté.

CLOTHO *tirant un fil d'un nouvel écheveau.*

Le beau coup à faire, ma chere Atropos ! Rempliſſons d'étonnement l'Europe & l'Aſie. Tranchez ce fil ; c'eſt un meurtre digne de nous. Otons la vie & la couronne à ce jeune Empereur, qui fait concevoir à ſes peuples de ſi belles eſpérances. Il a jetté les yeux ſur une Princeſſe de ſa Cour, & il ſe diſpoſe à la faire monter ſur le Trône : Tout eſt prêt pour ſon mariage, dont la cérémonie ſe fera demain ſi nous l'avons pour agréable. Mais prenons plaiſir à tromper l'attente de ce jeune Monarque. Chan-

geons l'appareil de ses nôces en funerailles. Répandons la consternation dans son Palais; & divertissons-nous de la tristesse de ses plus chers Courtisans.

ATROPOS *coupant.*

L'affaire en sera bien-tôt faite : le fil de la vie d'un Souverain n'est pas plus difficile à couper qu'un autre.

LACHESIS *apportant un fil.*

Une jeune & charmante Princesse, qui fait l'ornement d'une des plus belles Cours de l'Univers, est malade. Elle est environnée de Médecins, qui se flattent qu'ils la guériront; mais rendons leurs espérances vaines, comme nous faisons le plus souvent dans les maladies aigues.

ATROPOS *coupant.*

Je vais lui porter le coup mortel, sans être touchée des larmes

du Prince ſon époux, qui ſe déſeſpere au pied de ſon lit, ni des lamentations des femmes qui ſont autour d'elle.

CLOTHO.

A cette inhumaine & noble fermeté, je reconnois ma Sœur. Courage, Atropos; après les deux expéditions que vous venez de faire, je ne crains pas que vous refuſiez de prêter la main à celle-ci.

(Elle lui préſente un fil.)

ATROPOS.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce fil?

CLOTHO.

C'eſt celui d'un Général d'Armée, d'un grand Capitaine, qui réunit en lui toutes les qualités des Héros. Faites-lui ſentir votre ciſeau au milieu de ſes Troupes, vous trancherez une vie que le fer & le feu reſpectent depuis ſoixante-dix ans.

ATROPOS

ATROPOS *coupant.*

Nous lui avons filé tant de jours glorieux, qu'il doit mourir content.

LACHESIS *donnant un autre fil.*

Main basse, main basse sur cet illustre Magistrat qui aime l'éclat & la dépense, Juge fort aimé, fort estimé, & des plus éclairés.

ATROPOS *d'un air étonné.*

Vous n'y faites pas réflexion, Lachesis ?

LACHESIS.

Pardonnez-moi.

ATROPOS.

Nous ferons mal notre cour à ma mere, en ôtant si-tôt du nombre des vivans un de ses plus zélés Sacrificateurs.

LACHESIS.

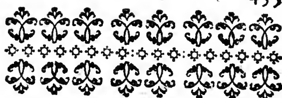
Coupez, coupez toujours à bon compte. Thémis nous grondera

d'abord ; enſuite elle s'appaiſera quand nous lui repréſenterons que les Parques n'épargnent perſonne ; & que d'ailleurs ce Magiſtrat qu'elle affectionne ſera fort bien remplacé.

ATROPOS.

Oh ! Thémis ſe contentera de ces raiſons... (*Elle coupe le fil*)... Voilà notre Magiſtrat dépouillé du pouvoir de juger les autres. Il va paroître lui-même devant les Juges des Enfers, & entendre prononcer ſon Arrêt.





UNE JOURNÉE DES PARQUES,

SÉANCE DEUXIÉME.

CLOTHO, LACHESIS, ATROPOS.

CLOTHO.

SAUF votre meilleur avis, mes Sœurs, je juge à propos que nous nous reposions un peu.

LACHESIS.

Que dites-vous, Clotho? Est-ce que nous sommes faites pour le repos?

CLOTHO.

Non ; mais nous nous délaſſons en changeant de travail. Ainſi, pour quelques momens, ceſſons de couper des fils ; commençons à nous ſervir de la quenoüille. Le plaiſir de filer les avantures des enfans qui naiſſent, eſt celui qui a le plus de charmes pour moi.

ATROPOS.

Je vous dirai la même choſe, quoique je me divertiſſe fort à joüer des ciſeaux.

LACHESIS.

Nous ſommes donc d'accord toutes trois : filer eſt mon occupation favorite ; auſſi ſuis-je chargée de tourner le fuſeau. Allons, mes petites, apportez vîte les paniers où ſont nos filaſſes blanches & nos filaſſes noires. Arrangez autour de moi tous les vaſes où je trempe

ordinairement le bout de mes doigts quand je file, & qui contiennent diverſes liqueurs, dont les unes communiquent aux hommes les vices, & les autres les vertus.

ATROPOS *apportant un vaſe.*

Voici déja un des vaſes où vous mettez le plus ſouvent la main; c'eſt celui de la volupté.

CLOTHO *apportant deux vaſes.*

Et voilà les vaſes du jeu & de l'yvrognerie : vous n'y trempez pas moins ſouvent les doigts.

ATROPOS *apportant un autre vaſe.*

Vous voyez celui dont la liqueur a été puiſée dans le Stix, & qui fait les tirans, les aſſaſſins & les autres mauvais hommes.

CLOTHO *apportant deux nouveaux vases.*

Ces vafes font ceux du menfonge & de la trahifon.

Atropos & Clotho apportent tous les vafes des paffions, des vices & des vertus, & les arrangent autour de Lachefis.

LACHESIS *regardant de tous côtés.*

Je ne vois point ici les vafes de la douceur & de la beauté.

ATROPOS.

Ils font l'un & l'autre à votre main gauche.

LACHESIS.

Ah! oui, oui, je les démêle..... *(Elle s'apperçoit que Clotho cherche quelque chofe)* ..... Que cherchez-vous, Clotho?

CLOTHO.

Je cherche un vafe que je ne trouve point; on diroit que nous ne l'avons plus.

LACHESIS.

Quel vaſe eſt-ce donc?

CLOTHO.

Celui de la chaſteté.

LACHESIS.

Je ſçais où il eſt, mais nous n'en aurons pas beſoin peut-être aujourd'hui. Il ne faut pas nous en ſervir tous les jours ; nous ne pouvons aſſez le ménager. Nous avons, dans les premiers temps du monde, fait une ſi grande conſommation de la liqueur qu'il y avoit dedans, qu'à peine nous en reſte-t-il pour faire des filles Religieuſes.

ATROPOS.

Paſſons-nous-en donc, ainſi que du vaſe de l'humilité. Il eſt encore bien précieux, celui-là : auſſi le conſervons-nous fort ſoigneuſement; nous ne nous en ſervons

presque plus, même quand nous faisons des Moines.

LACHESIS.

Ça, filons..... mais attendez, il nous manque encore quelque chose.

CLOTHO.

Quoi?

LACHESIS.

Le petit panier où il y a des fils d'or & des fils de soye. La fantaisie peut nous prendre aujourd'hui de rendre quelque mortel heureux.

ATROPOS.

C'est une fantaisie que nous avons bien rarement.

CLOTHO *apportant un petit panier de fils d'or & de soye.*

Si par hasard cette envie nous vient, voici de quoi la satisfaire.

LACHESIS.

Filons donc présentement les

deſtinées des enfans qui vont naître.

CLOTHO.

Il en eſt déja né pluſieurs depuis que nous ſommes à l'ouvrage. Il vient d'éclore entr'autres dans le Sérail du Grand-Seigneur, un Prince dont la Sultane favorite eſt accouchée. Commençons par-là.

(Elle tire la filaſſe pour filer.)

LACHESIS *filant.*

Arrêtons, ſtatuons & ordonnons que la vie de ce Prince naiſſant ſoit longue : Qu'il paſſe ſa plus tendre enfance dans le ſein de ſon pere & de ſa mere, & qu'il augmente en eux par ſes gentilleſſes l'amour dont il eſt le doux fruit.

ATROPOS.

Marquez, Lacheſis, marquez par quelques nuances noires l'affreux péril dont je veux qu'il ſoit

menacé, avant qu'il ait atteint sa sixiéme année. Les Janissaires, si redoutables à leurs Maîtres, se révolteront contre le gouvernement, déposeront le pere du jeune Prince, & mettront sur le Trône le frere du Sultan déposé. Le nouvel Empereur d'abord sera tenté de suivre les maximes sanguinaires de ses Prédécesseurs, & de faire étrangler son neveu; mais il ne succombera point à une si cruelle tentation; au contraire, il concevra pour lui l'amitié la plus forte, & prendra autant de soin de son éducation, que s'il étoit son propre fils.

CLOTHO.

Ajoutons à cela, je vous prie, que le jeune Prince demeurera pendant un grand nombre d'années dans le Sérail; après quoi par une nouvelle révolution, qui

coûtera la vie à plus de soixante mille Musulmans, son oncle sera déposé à son tour, & lui élevé à l'Empire. Il reprendra donc la place de son pere qui sera mort; & usant aussi d'humanité, il épargnera le sang de sa famille.

LACHESIS.

Je souscris à ces décisions. Qu'elles soient des Arrêts irrévocables des Parques. Passons à un autre enfant.

ATROPOS.

Doucement, ma Sœur. D'où vient qu'en filant la vie de ce Prince nouveau né, vous n'avez fait aucun usage de nos vases? C'est pour en faire sans doute un Prince sans vices & sans vertus.

LACHESIS.

Hé bien. Ce ne sera pas le premier que nous aurons fait de ce caractere-là.

CLOTHO.

J'en demeure d'accord. Mais donnez-lui du moins une dose raisonnable de volupté : Voulez-vous qu'il vive dans son Sérail comme un Chartreux dans sa Cellule ?

LACHESIS *souriant, & trempant ses doigts dans le vase de la volupté.*

Non vraiment, je n'y pensois pas. J'allois faire là un pauvre Sultan.

ATROPOS.

Passons de Constantinople à PEKIN. Nous venons de régler les principaux évenemens de la vie d'un Prince Turc, filons présentement le sort d'une Princesse née depuis un quart d'heure au Palais de l'Empereur de la Chine. C'est la cinquantiéme fille de ce grand Monarque. La mere de cette Prin-

ceſſe eſt une des trois Concubines de la ſeconde * Claſſe, & la même qui l'année derniere accoucha d'un Prince que S. M. Chinoiſe doit un jour choiſir pour ſon Succeſſeur. Nous avons, comme vous ſçavez, doué l'enfant mâle de toutes les inclinations de ſon pere, ſur-tout d'un grand attachement aux cérémonies de la Secte des Bonzes, avec une extrême curioſité d'apprendre des choſes qu'il ne convient guére aux Rois de ſçavoir. Quelles qualités jugez-vous à propos de donner à la femelle ?

* Les Femmes de l'Empereur de la Chine ſont diviſées en ſix Claſſes. La premiere n'eſt compoſée que de la Reine ſon unique Epouſe. Il y a dans la ſeconde Claſſe trois Concubines; dans la troiſiéme, neuf; dans la quatriéme, vingt-ſept; dans la cinquiéme, dix-huit; & le nombre de la ſixiéme n'eſt pas fixé.

M. le Gentil, dans ſon *Voyage autour du Monde.*

CLOTHO.

De bonnes & de mauvaiſes. Qu'elle ait de l'eſprit, de la beauté, avec des pieds ſi petits * qu'elle ne puiſſe ſe ſoutenir deſſus; mais qu'elle ait des momens de caprice & d'humeur noire, qui faſſent enrager les femmes qui ſeront auprès d'elle.

LACHESIS *après avoir mis la main dans les vaſes du caprice, & dans les vaſes de l'eſpri. & de la beauté.*

Cette Princeſſe, je vous aſſure, ſera bien difficile à ſervir.

ATROPOS.

De la fille d'un Empereur daignerez-vous deſcendre à deux enfans du commun?

* Les Chinoiſes s'eſtropient le plus ſouvent, à force de vouloir avoir les pieds petits.

CLOTHO.

Hé pourquoi non? Eſt-ce que tous les humains ne ſont pas égaux pour nous?

LACHESIS.

Sans doute. A meſure qu'ils naiſſent, nous devons ſans diſtinction filer leurs avantures.

ATROPOS.

Nous ſommes encore à la Chine. Une Brodeuſe de l'Iſle d'Emouy vient d'enfanter deux Garçons à la fois. Leur pere qui vit dans l'indigence, ſe voyant hors d'état de les bien élever, s'attendrit ſur leur miſere; & pouſſé pas une cruelle compaſſion, il eſt tenté de les aller noyer dans la mer.

CLOTHO.

C'eſt qu'il croit la Métempſicoſe, & qu'il eſpere qu'à la premiere tranſmigration, les ames de

ces enfans animeront des corps plus heureux.

LACHESIS.

Arrachons ces Jumeaux à la barbare pitié de leur pere.

ATROPOS.

Volontiers; faisons les adopter : l'un, par un Officier du Mandarin qui connoît des affaires civiles dans la Province; l'autre, par un Marchand de Soye crue, lequel ne pouvant avoir d'enfant, ni de sa femme ni de ses concubines, aura recours à cette adoption, dans la vûe d'avoir, après sa mort, un fils qui vaque aux sacrifices domestiques, & brûle de petits morceaux de papier doré devant les ames de leurs ayeux.

CLOTHO.

J'admire la pieuse tendresse de ces bons Chinois pour leurs ancêtres:

cêtres : Ils ont beau croire la mortalité de l'ame, ou la Métempsicose ; cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train, & de s'imaginer que les esprits de leurs défunts parens voltigent autour des Tablettes où leurs noms sont gravés en lettres d'or.

LACHESIS.

Rien ne prouve mieux le pouvoir que la coutume a sur les hommes.

ATROPOS.

Que deviendront nos Jumeaux adoptés ?

CLOTHO.

Celui que l'Officier du Mandarin aura fait son héritier, s'adonnera de tout son cœur aux Sciences, & son pere adoptif aura la satisfaction de le voir parvenir au dégré glorieux de Licencié.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans les vases des Sciences.*

Trois ans après, notre petit Brodeur obtiendra une place honorable dans le Collége des Docteurs qui écrivent les Annales de l'Empire Chinois, & ſont chargés du ſoin de recueillir les Loix tant anciennes que modernes.

CLOTHO.

Dans la ſuite il ſera tiré de ce Collége. Il deviendra Précepteur du Prince aîné de la Chine ; & le reſte de ſa vie ne ſera qu'un enchaînement d'honneurs & de plaiſirs.

ATROPOS.

Comme il nous a pris fantaiſie de faire un ſujet vertueux & fortuné de cet Enfant, faiſons auſſi par caprice un fripon & un malheureux de ſon frere. C'eſt ce

que nous faisons tous les jours.

LACHESIS.

Vous me prévenez.

CLOTHO.

C'est ce que j'allois vous proposer.

ATROPOS *souriant.*

Dans la disposition où nous sommes toutes trois, nous allons faire un aimable garçon....... Allons, Lachesis, mettez d'abord la main dans tous les vases des vices. Il s'agit ici de former un mortel qui soit capable de tout.

LACHESIS *après avoir trempé les doigts dans plusieurs vases.*

Vous pouvez, mes Sœurs, ordonner présentement de ce garçon tout ce qu'il vous plaira. Je vous proteste que je viens de lui donner les dispositions nécessaires à bien jouer dans le monde les

personnages que vous voudrez.

CLOTHO.

Ces bonnes semences qu'il reçoit de votre main bienfaisante, vont germer à vûe d'œil. Il fera mille espiegleries dans son enfance. Le Marchand de Soye crue, après avoir envain mis en usage tous les châtimens pour le corriger, l'abandonnera. Le jeune homme, suivant ses mauvaises inclinations, tombera bien-tôt entre les mains de la Justice, qui se contentera de le punir pour la premiere fois, en lui faisant appliquer sur les fesses cinquante coups de canne de bois de Bambouc; ce qui ne le rendra pas plus sage. Il se fera condamner aux Galeres pour trois ans; après quoi il ira se présenter aux Bonzes du Pagode qui est auprès de la Ville de Focheu. Ils le rece-

vront gracieusement, & lui permettront d'aspirer à l'honneur d'être de leur Secte.

LACHESIS.

Oh, puisqu'il doit devenir Bonze, il faut que je lui donne l'esprit de son état. Je n'ai pas trempé les doigts dans le vase de l'hypocrisie .... (*Elle met la main dans le vase de l'hypocrisie*) ..... Il ne lui manque à présent aucune des vertus qu'ont ces vénérables Solitaires.

CLOTHO.

Avant que les Bonzes l'initient à leurs mysteres; ils lui laisseront croître la barbe & les cheveux pendant l'espace d'une année entiere, lui feront porter une robe déchirée, & l'obligeront d'aller de porte en porte chanter les loüanges de Foë, l'Idole de ce Pagode. De plus, il ne mangera rien que

des herbes & des fruits. Il faudra qu'il combatte ſans ceſſe le ſommeil ; & quand il n'y pourra réſiſter, un de ſes Confreres chargé du ſoin de le réveiller à coups de bâton, s'en acquittera fort exactement. Après un ſi doux Noviciat, il endoſſera une longue robe griſe. On lui mettra ſur la tête un bonnet de carton ſans bords, & doublé d'une toile noire. Enſuite tous les Bonzes entonneront des Hymnes dont perſonne n'entendra le ſens, & leur chant accompagné de petites clochettes, ſera une eſpece de charivari aſſez réjouiſſant. Enfin la cérémonie de la réception de ce nouveau Bonze finira par un repas où il y aura plus d'abondance que de délicateſſe, & où tous les Confreres boiront à l'envi juſqu'à ce qu'ils ſoient yvres-morts.

ATROPOS *à Clotho.*

Eſt-ce-là tout ce que vous voulez ordonner qu'il arrive, à ce pieux Chinois ?

CLOTHO.

Ajoutez-y ce qu'il vous plaira.

ATROPOS.

C'eſt ce que je vais faire. Quinze ans après avoir été reçu Bonze de la façon que vous venez de dire, il ſe verra Supérieur du Pagode. Alors il édifiera le Public par l'éclat d'une avanture dont il ſera le Héros, & qui fera beaucoup de bruit dans toutes les Provinces de la Chine.

LACHESIS.

Je ſuis curieuſe de ſçavoir quel doit être ce grand évenement dont vous prétendez embellir l'hiſtoire de ce Bonze.

CLOTHO.

Et moi tout de même.



ATROPOS.

Le voici. La fille d'un Docteur Chinois ſuivie de deux jeunes Servantes, paſſera un jour devant le Pagode, dont la porte ſera ouverte : Elle y entrera pour faire ſa priere ; n'appercevant perſonne, elle s'avancera juſqu'à l'Autel de l'Idole, où elle ſe mettra dévotement à genoux. Notre Supérieur caché dans un endroit, d'où il pourra tout voir ſans être vû, la regardera, & la trouvant fort à ſon gré, il ira promptement chercher ſes Compagnons, auſquels il ordonnera d'enlever ces trois femmes.

LACHESIS.

Et cet ordre apparemment n'aura pas plutôt été donné, qu'il ſera bruſquement exécuté?

ATROPOS.

Aſſurément. Le Docteur étonné

né de ne plus voir ſa fille, & fort en peine de ſçavoir ce qu'elle peut être devenue, fera tant de perquiſitions qu'il apprendra que les Bonzes l'auront en leur pouvoir. Il s'adreſſera auſſi-tôt au Général des Tartares de la Province, & ſe plaindra du raviſſement de ſa fille. Le Général, prompt à rendre juſtice, ſe tranſportera d'abord au Pagode avec le Docteur, & demandera les perſonnes enlevées. Les Bonzes répondront que Foë eſt devenu amoureux de la Maîtreſſe, & l'a fait enlever avec ſes deux Suivantes. Le Supérieur payant d'effronterie, ajoûtera que Foë en voulant bien honorer de ſes embraſſemens la fille du Docteur, le comble de gloire, lui & toute ſa famille. Mais le Général Tartare, ſans s'arrêter aux fables des

Bonzes, viſitera lui-même tous les réduits de la maiſon & du jardin. Il entendra des voix confuſes, qui ſortiront d'une grotte percée dans un rocher : il fera abattre une porte de fer qui fermera l'entrée, & trouvera dans ce lieu ſouterrain la fille du Docteur, avec pluſieurs autres Compagnes de ſon infortune. Elles ſeront toutes rendues à leurs familles, & l'on mettra par ordre du Général le feu aux quatre coins du Pagode, qui ſera réduit en cendre avec ſes infames Miniſtres. *

CLOTHO *à Lacheſis.*

Que vos doigts ſe préparent à filer les jours d'une fille qui prend

* M. Gentil dit dans ſon *Voyage autour du Monde*, que les Miſſionnaires qui étoient de ſon temps à la Chine, l'aſſurerent que pareille avanture étoit arrivée dans un Pagode.

naiſſance en ce moment dans l'Amérique Méridionale. Une Portugaiſe naturelle du Breſil, donne une héritiere à ſon époux, qui eſt un des plus riches Maîtres de plantations qu'il y ait dans la Ville de San-Salvador. Prodiguons les vertus à l'enfant, faiſons-en une petite Lucrece.

LACHESIS.

Fi donc, Clotho, vous plaiſantez apparemment ; ce ſeroit bien déplacer la chaſteté. Non, non, ce n'eſt pas la peine d'aller chercher le vaſe qui donne cette vertu, & dont il ne faut nous ſervir qu'à la priere de Minerve ou de Junon. Une fille ſage en Guinée y paroîtroit un Phénomene nouveau..... (*Elle trempe le bout de ſes doigts dans les vaſes de la beauté & de la volupté*)...... Contentons-nous de rendre celle-

ci parfaitement belle. Pour cet effet, je veux qu'elle ait un tein noir & luiſant, le nez fort écraſé, une très-grande bouche & de très-petits yeux. Quand elle aura quinze ans, elle ſera l'Idole des Portugais du Breſil.

ATROPOS *riant.*

Ah! ah! ah! Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant Lacheſis mettre la main dans le vaſe de la beauté pour faire une pareille créature, qui ſeroit un monſtre pour les Européens.

LACHESIS.

Oui, comme un tein de lys & de roſes, une petite bouche vermeille, & deux grands yeux bien fendus, paroîtroient effroyables aux Ethiopiens brûlés.

CLOTHO.

Véritablement la beauté eſt locale. C'eſt pourquoi la liqueur

de ce vaſe s'accommodant aux lieux, forme la beauté ſur le goût, ou, ſi vous voulez, ſur le caprice des Nations.

ATROPOS.

Je ſçai bien cela, mais je ne ſuis point du goût des Portugais du Breſil.

LACHESIS.

Ni moi non plus. Il faut qu'une femme, pour me paroître belle, reſſemble à Vénus, à Junon ou à Pallas.

CLOTHO.

Sur les bords du Danube, la femme d'un pauvre Baron Allemand vient d'accoucher d'un enfant mâle dans ſa chaumiere. De quelles qualités jugez-vous à propos de douer ce petit Allobroge?

LACHESIS.

Pour compenſer ſa pauvreté,

j'en vais faire un garçon plus beau que le plus beau jour, & qui aura la taille d'un Héros de Roman.

ATROPOS.

Donnez-lui avec cela de la prudence, de l'esprit, & du courage.

LACHESIS *filant après avoir mis les doigts dans plusieurs vases.*

Il aura les bonnes qualités que vous lui souhaitez ; mais il aimera le vin, le jeu & les femmes.

CLOTHO.

Je vais sur cela composer un tissu des avantures qui doivent lui arriver. Il deviendra Orphelin à douze ans ; & se voyant sans bien, il se fera Page de l'Envoyé d'un Prince de l'Empire, & ira en France avec lui. Il ne sera pas sitôt à Paris, qu'il se déniaisera. Il aura le bonheur de plaire à une

Princeſſe, qui voulant l'avoir pour Page, priera l'Envoyé de le lui donner. Elle l'obtiendra, & le gardera juſqu'à ce qu'il ait vingt-cinq ans. Alors notre Baron témoignera à ſa Maîtreſſe qu'il voudroit bien s'en retourner à ſon Pays; elle ne s'y oppoſera point, & lui fera une gratification de mille écus : mais au lieu d'aller en Allemagne, il partira pour l'Angleterre qu'il lui prendra fantaiſie de voir, ſur le rapport qu'on lui aura fait des merveilles de la Ville de Londres.

ATROPOS.

Je ſuis curieuſe d'apprendre ce qui lui doit arriver là; car vous ne l'y faites point aller pour rien.

CLOTHO.

Non, ſans doute. Je lui prépare un évenement aſſez ſingulier, & qui ne lui ſera pas infructueux.

Il paſſera près d'un mois à parcourir la Ville de Londres ſans qu'il lui arrive la moindre avanture ; mais un ſoir, entre neuf & dix heures, il entrera dans l'Hôtel garni, où il ſera logé, un homme qui le tirant en particulier, lui dira en Allemand : Une belle Dame qui vous a vû à la promenade ſouhaite de vous entretenir cette nuit, pourvû que vous vous laiſſiez conduire les yeux bandés. Au reſte, vous ne courrez aucun péril, que celui de prendre trop d'amour.

LACHESIS.

Notre jeune Baron, malgré ſa prudence acceptera la propoſition.

CLOTHO.

Sans balancer.

ATROPOS.

Il montera ſur le champ en

carroſſe avec ſon guide, qui lui bandera les yeux, & le menera fort honnêtement à une grande maiſon, où l'introduiſant dans un appartement ſuperbe, il lui fera voir la Dame en queſtion.

CLOTHO.

Elle ſera maſquée, & n'ôtera point ſon maſque pendant une converſation de deux heures qu'ils auront enſemble, quelques inſtances que lui faſſe le Cavalier pour l'obliger à ſe découvrir. Après quoi le Guide le remenant à ſon Hôtel de la même maniere qu'il l'aura amené, lui dira : Monſieur, je viendrai vous reprendre ſi l'on a beſoin de vous. Le Baron jugera par ces paroles que l'Héroïne de l'avanture, ſera une jeune Dame, mariée à quelque vieux Seigneur Anglois, qui voudra avoir d'Elle un héritier. Et

ce qui le confirmera dans cette opinion, c'eſt qu'un mois après, ſon Guide le reviendra voir pour lui apporter trois cens guinées, qu'il lui comptera en lui diſant : Dans quelqu'endroit du monde que vous ſoyez, vous toucherez tous les ans la même ſomme. Effectivement il la recevra pendant vingt années conſécutives; ſans ſçavoir à la vérité de quelle part, mais bien perſuadé que ce ſera pour avoir fait un Milord.

LACHESIS.

Après vingt ans pourquoi ne jouira-t-il plus de ſa penſion ?

CLOTHO.

C'eſt que le jeune Seigneur Anglois ſon fils prendra le parti des Armes, & périra dès ſa premiere Campagne.

ATROPOS.

La femme d'un Acteur de l'O-

péra de Bruxelles, vient d'enfanter deux Jumelles dans les coulisses. Regardons ces enfans d'un œil favorable; faisons-en deux sujets fameux.

LACHESIS.

Volontiers. Que l'une ait la voix d'une Sirene; & que l'autre danse aussi-bien que Terpsicore.

CLOTHO.

Elles entreront dans leur puberté à l'Opéra de Paris, d'où elles ne sortiront que chargées d'or & de pierreries.

ATROPOS.

Oui, mais j'ajoûte à cela qu'elles trouveront ensuite de jolis hommes, dont le commerce n'augmentera pas leurs effets.

LACHESIS.

Ecoutez, mes Sœurs, entendezvous les cris que pousse une femme en travail dans un fort bel

Hôtel au milieu de Paris ? C'eſt l'épouſe d'un des plus riches Particuliers de France, d'un homme que Plutus chérit, & qui voudroit avoir un héritier. Elle nous invoque ſous nos trois noms myſtérieux.

CLOTHO.

Pour l'amour du Dieu des richeſſes, ſauvons-la de la mort & finiſſons ſes douleurs.

ATROPOS.

Nous le devons.

LACHESIS.

Elle eſt délivrée. Elle met au monde un garçon dans cet inſtant.

CLOTHO.

Que nous ferons plaiſir à Plutus, ſi nous filons à cet enfant des jours d'or & de ſoye !

ATROPOS.

Il n'y faut pas manquer.

LACHESIS.

Non. Faiſons-lui une deſtinée digne d'envie.

CLOTHO.

Donnons-lui toutes les qualités d'un galant homme........ (*A Lacheſis*)......... Trempez vos doigts dans les vaſes du bon goût, du bon eſprit, & de la probité.

ATROPOS.

Que ſur-tout il ſoit bienfaiſant & libéral; car un homme riche qui n'eſt pas généreux eſt un monſtre.

CLOTHO.

Avec les vertus dont nous voulons bien le douer, qu'il ait quelque vice léger. Il ne feroit pas juſte qu'il y eût des Mortels plus parfaits que les Dieux.

L a c h e s i s *filant après avoir mis la main dans plusieurs vases.*

Laissez-moi faire..... Il sera bien partagé sur ma parole. Sa vie sera longue, exempte de chagrin, ou plutôt égayée par une succession continuelle de plaisirs. Il aura des passions, mais elles ne troubleront point son repos. Moins leur esclave que leur maître, il sçaura goûter leurs douceurs sans éprouver leur tyrannie. Il sera bon, galant, généreux; & ce que nous n'avons encore accordé à personne, quoique payeur, il possédera le cœur de ses Maîtresses.

A t r o p o s.

Passons d'une extrêmité à l'autre. Une Bourgoise de Paris vient de mettre au jour un enfant mâle: Faisons-en un Auteur; aussi-

bien nous n'en avons pas encore fait d'aujourd'hui, nous qui ne paſſons point de jour que nous n'en faſſions pour le moins une centaine.

CLOTHO.

C'eſt fort bien dit; faiſons-en un Auteur univerſel: Un Ecrivain qui compoſe tantôt en Vers, tantôt en Proſe pour tous les Théâtres de Paris; & que ce ſoit un de nos irrévocables Décrets, qu'il fera pendant ſa vie cinquante-cinq Piéces dramatiques, dont quatre auront un heureux ſuccès.

LACHESIS.

Encore ces quatre heureuſes productions ſeront aſſez mal reçues du Public, lorſque dix ans après leur nouveauté on s'aviſera de les remettre au Théâtre.

ATROPOS.

Je vois une vieille Femme de

chambre qui met un gros paquet de linge dans une allée, au pied d'un escalier. Ce paquet est un enfant nouveau né qu'on expose.

CLOTHO.

Oui, c'est le fruit des honteuses amours d'une fille de condition . . . .

Dans cet endroit de l'entretien des Parques, je me réveillai . . . . . .

FIN.

De l'Imprimerie de PRAULT, Quai de Gêvres. 1756.

TABLE DES CHAPITRES.

DU TOME TROISIEME.

Fin de la Table du Tome III.

